

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

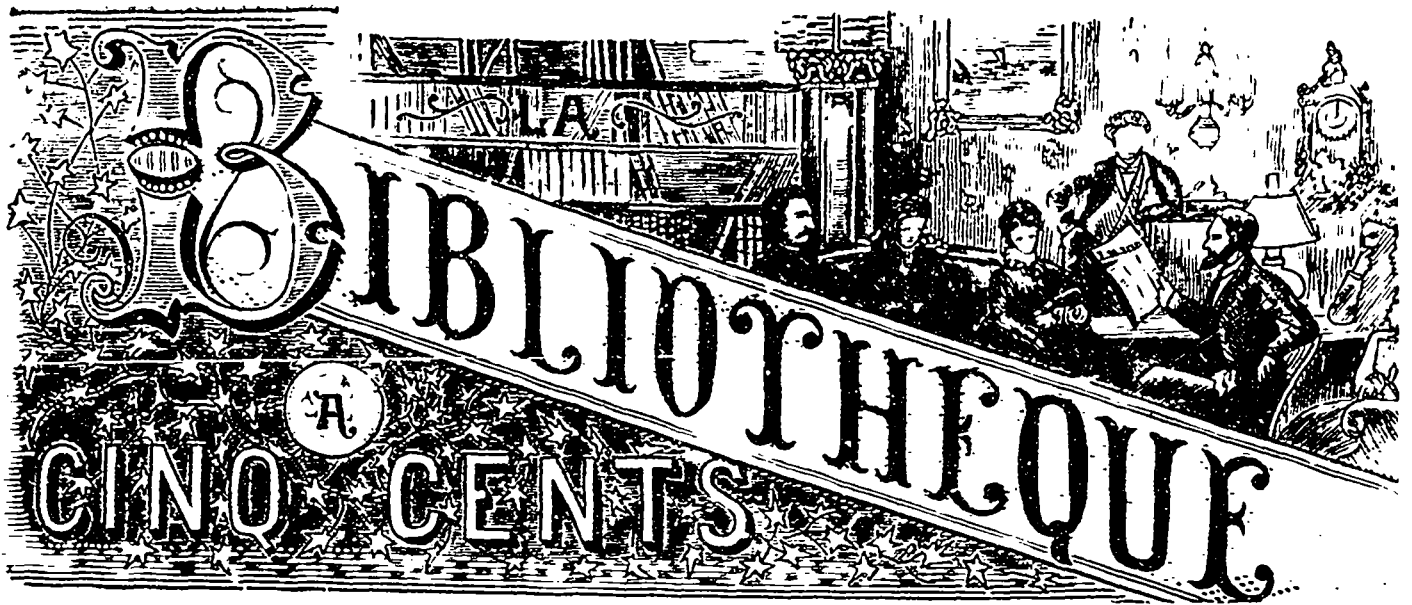
L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		



Publiée par POIRIER, BESSETTE & C^{IE}, 1540, rue Notre-Dame

Vol. I

{ PAR AN }
\$2.50

MONTREAL, 5 AOUT 1886

{ UN NUMERO }
5 CENTS

No. 18

LA ROSE BLANCHE



Alors le duc de Kildare jusqu'alors spectateur immobile et silencieux s'approcha.....

LA ROSE BLANCHE.

CHAPITRE I.

DANS LES ALPES.

Vers les dernières années du XV^e siècle, un soir de juin, une caravane de voyageurs, chevaux, mules et chariots, descendait une gorge des Alpes à l'un des difficiles passages qui aboutissaient à la vallée du Rhône.

Ce chemin plongeant entre deux hautes parois granitiques, allait s'arrondissant avec grâce devant les pèlerins, lorsque, à trois cents pas d'eux, la chute d'une avalanche vint le couper tout-à-coup. Il y avait là une vingtaine d'hommes de différents pays, composant à peu-près trois bandes. On s'était associé au pied de la montagne pour combattre avec plus de succès, en ce temps d'épreuves, les loups, les précipices, les brigands et l'imprévu.

A l'aspect de l'insurmontable obstacle ce fut dans toute la caravane une explosion de lamentations. Tandis que les plus ardents s'épuisaient en blasphèmes, les plus sages tinrent conseil et le retour fut rejeté à l'unanimité. Les chefs de la troupe firent dételer ou décharger les bêtes de somme et placèrent le camp sous la protection de deux sentinelles armées d'arbalètes et de longs couteaux, pour garantir la caravane d'une surprise en pleine nuit.

Bientôt quelques dormeurs s'éclipsèrent, mais le plus grand nombre, s'éclairant et se chauffant au brasier d'où jaillissaient des éclairs rouges et des nuages de fumée odorante, commencèrent à causer, d'abord avec défiance et de matières banales ; puis entraînés par l'intérêt de la curiosité, on en vint aux affaires du temps.

Un marchand de l'armée qui revenait du pays de Galles eut plus de succès que tous les autres conteurs. Il parla bataille comme eux, et fit la peinture du champ de carnage de Bosworth, où le Roi Richard III d'Angleterre avait perdu la vie.

Tandis qu'il parlait de ce règne encore palpitant dans tous les souvenirs, et que chacun ajoutait au récit une note, c'est-à-dire un crime, un reflet du brasier s'échappa jusqu'à la roche sous laquelle dormaient trois des voyageurs, formant bande à part. Alors on eut pu voir, si l'attention de tous n'eût été captivée ailleurs, le manteau d'un des dormeurs se dérouler lentement et une tête pâle et blonde se lever par degrés dans l'ombre.

Un visage doux et intelligent, aux yeux bleus noyés de molle langueur ; les traits purs de la race du Nord qui prélude toujours à la force par la grâce ; une bouche circonspecte par étude plus que par nature, car les lèvres en étaient rondes et vermeilles, pensée, souffrance, écrites sur un visage de dix-sept ans.

Le jeune homme s'assura que ses deux compagnons dormaient, il acheva de se soulever sur un coude, et, l'œil fixé vers le groupe des causeurs, il écouta.

Oh ! il écouta non des oreilles, non du regard, non de tout son corps mais de toute son âme.

Il s'était approché peu à peu sur les genoux sans savoir comment, sans sentir le sol humide, le caillou tranchant.

On racontait alors le plus hideux des crimes de Richard III, celui qui sans doute avait réveillé la foudre : le lâche assassinat des deux princes ses neveux, les enfants d'Edouard, dans la Tour de Londres.

Le narrateur disait naïvement la beauté de ces enfants, leur innocence, leur amitié, leurs jeux ; il décrivait l'horreur de cette chambre verrouillée, tout à coup envahie par la lueur d'une lune rouge, et les pas lourds des assassins, et les horribles coups de couteau sur ses petits corps si tendres, et les cris déchirants des victimes étouffées par les bourreaux.

Soudain le jeune homme, qui s'était levé tout à fait, hagard, défiguré, agita les bras, poussa un cri effrayant et alla tomber sans connaissance au milieu du groupe, en murmu-

rant des mots à peine compris des assistants, qui le relevèrent avec effroi.

Le cri du jeune homme et l'empressement tumultueux qui le suivit eurent bientôt mis sur pied les dormeurs qui croyaient à quelque alarme. Ses deux compagnons surtout accoururent avec de grands témoignages de douleur. Le plus âgé, un vieillard grisonnant et vêtu sordidement comme un juif d'Allemagne, souleva le corps dans ses bras, et répéta plusieurs fois avec désespoir :

—Pauvre jeune maître.. que lui ont-ils dit ?

Et précédé de l'autre, un vigoureux compagnon large d'épaules et bas de mine, qui ouvrait le chemin en écartant les curieux, il reporta le malade sur son lit de feuilles, rafraîchit son front avec de la neige fondue, lui prodiguant tous les soins qu'un père donnerait à son fils.

Cet épisode avait interrompu les causeries devant le foyer. Ces mots : " Que lui ont-ils dit ? " étonnaient et inquiétaient à la fois plusieurs des assistants. Le marchand de laine, surtout, ne voulut pas demeurer sous le coup de cette inculpation étrange ; il s'approcha d'un air à la fois bienveillant et formalisé.

De quoi donc souffre ce jeune homme ? demanda-t-il aux deux serviteurs.

Zébée, ainsi se nommait le plus âgé, allait répondre, quand un vigoureux " holà ! " des vedettes mit toute la caravane en émoi. Chacun saisit l'arquebuse ou la pique : les sentinelles signalaient l'approche d'une troupe assez nombreuse, que la prudence commandait de ne pas admettre sans contrôle préalable.

Zébée demeura près du jeune homme. Il ne paraissait pas un bien grand batailleur. Mais Jean, le compagnon trapu, dégaina martialement un énorme coutelas et se faufila dans l'avant garde désignée pour aller reconnaître les nouveaux venus.

Ceux-ci avaient aussi leurs éclaireurs, mais si bien montés et d'une tournure si militaire, avec un tel luxe d'armes et de cuirasses, que toute l'armée des pèlerins eût eu fort à faire pour soutenir seulement le premier choc de cette avant garde ennemie.

Un cavalier, plutôt armé pour la bataille que vêtu pour le voyage, et qui semblait avoir le commandement de la troupe, arriva sur le front de son avant-garde, et s'adressant aux sentinelles opposées avec un bref et provoquant dédain :

—Qu'est cela, dit-il en français, d'où vient ce bruit lugubre qui tout à l'heure a retenti sur nos têtes quand nous arrivions dans la gorge de la montagne ? N'est-ce point quelque voyageur que vous aurez surpris, dépouillé, étranglé !

—Seigneur cavalier, dit Zébée en s'approchant, notre jeune maître ne s'est ému et n'a crié que pour une cause frivole ; il a eu peur d'un conte effrayant, voilà tout.

—Comment d'un conte ? c'est, par Saint Georges, une belle et bonne histoire ! s'écria le marchand scandalisé ; et l'histoire royale encore... Un conte ! l'assassinat des fils du gracieux Roi Edouard IV... La scélératesse du tigre york, leur oncle un conte !—Vous êtes fou, mon brave homme, et je comprends pour ma part, qu'un enfant s'évanouisse au récit de férocités semblables !

A ces mots une dame richement vêtue de velours, de martre, s'avança vivement d'un seul bond d'une admirable haquenée andalouse qu'elle courbait sous elle. Son visage éclairé par la fuligieuse lueur des torches, pâlit d'une manière effrayante.

Les yeux du cavalier s'allumèrent comme deux fusées, puis il se tourna vivement et avec toutes les marques d'un respect craintif, vers sa noble maîtresse, palpitante encore de l'émotion que lui avaient causée ces dernières paroles.

—Excusez-le, madame, murmura-t-il ; il ignore devant qui sa bouche a si témérairement parlé.

La dame fixant sur le marchand un regard profond :

—Qui êtes-vous ? dit-elle avec une froide autorité.

—Thomas Brook, marchand de laine, madame.

—Et bien, master Brook, dit la dame en pur anglais, vous

avez parlé de choses qui ne regardent point les marchands de laine. Que cela ne vous arrive plus. Elle dit et passa outre pour aller s'arrêter devant Zébée.

—Et vous, dit-elle, vous êtes le serviteur de celui qui s'est évanoui ?

—Oui noble dame.

— En entendant raconter les malheurs de la maison d'York !

—Oui.

—Ce jeune homme, comment le nommez-vous ? sa condition ? sa famille ?

Zébée s'abritant sous son plus doux sourire :

—Madame, dit-il, sa famille est dans le haut commerce ; quant à son nom, il est fort justement estimé. Madame a peut-être ouï parler du célèbre Warbeck.

—Warbeck, de Tournay ? reprit l'étrangère.

—Précisément, madame.

—Et ce jeune homme est son fils ?

—Certes, répliqua Zébée.

—Mais lui, Warbeck, où est-il ?

—Plus sur cette terre, soupira Zébée.

—Mort !... mon compère Warbeck !..... dit l'inconnue.

Et sa belle main, sortant d'un épais gant de fourrure, traça le signe révérend des chrétiens sur sa poitrine. Son écuyer l'imita.

En sa qualité de converti, Zébée était bien libre de faire comme eux. Pourquoi donc s'abstint-il ?

—Hélas ! oui, noble dame, répliqua-t-il avec une vivacité destinée à économiser le geste saint ; il a trépassé à Constantinople, et je ramène avec Jean, notre ami, le jeune seigneur Perkin à la maison paternelle, où l'attend une mère désolée.

—Je le vois en un triste état, dit l'étrangère.

Zébée secoua la tête.

—Ce jeune homme n'est pas capable de faire la route à cheval, continua la dame ; il arriverait mort au logis.

—En ce cas, nous n'aurions plus qu'à enterrer notre maîtresse, s'écria Zébée, gesticulant avec une sensibilité qui, de laid, le rendit hideux.

—Elle aime donc bien ce fils ?

—Oh ! madame !... elle ne vit que par l'espoir de l'embrasser.

Eh bien, repartit la noble femme, il ne sera pas dit que j'aurai manqué d'assister dans le malheur la famille Warbeck, mon compère, qui m'a rendu pendant sa vie tant de bons services, à moi et aux miens. Il n'est pas toujours vrai que les princes oublient..... n'est-ce pas, capitaine ? Qu'on soulève ce jeune homme avec précaution, et qu'on le porte dans ma litière. Il y passera plus tranquillement la nuit, et y fera plus moelleusement la route.

—Mais, madame, balbutia Zébée stupéfait, nous allions chez dame Warbeck.....

—Ainsi ferez-vous, bonhomme ; j'y vais aussi.

—Mais nous l'escortions, noble dame.

—Vous continuerez..... Seulement au lieu d'escorter un cheval, vous escorterez une litière, et nous vous escorterons.

Zébée regarda Jean ; Jean saluait jusqu'aux genoux ; Zébée salua jusqu'à terre.

—La route sera bientôt libre, dit la dame en se tournant vers le marchand de laine. Chacun ici pourra en profiter. Vous dénigrez York, vous êtes en mauvaise veine, et si vous continuez, il vous arriverait malheur.

—Qui donc est cette femme ? demanda Thomas Brook à l'un des hommes d'armes.

—Son Altesse madame la duchesse douairière de Bourgogne, répliqua le cavalier de fer.

—La veuve de Charles le Téméraire ! s'écria le marchand, et il disparut dans la plaine.

Bientôt l'escorte de la duchesse, grossie de tous les esprits dociles de la caravane, se mit en marche à travers le nouveau chemin, et la lune, qui se levait derrière les dentelures ro-

cheuses, éclaira les ondulations de ce long serpent dans les rampes de la montagne.

CHAPITRE II

MARGUERITE DE BOURGOGNE

Marguerite d'York, duchesse douairière de Bourgogne, était sœur d'Édouard IV, le père de ces malheureux enfants assassinés ; sœur de Richard d'York, duc de Gloucester, leur assassin ; sœur de Clarence, tué par ses frères. On l'avait mariée à Charles le Téméraire, un des plus puissants princes de son temps, en sorte que, d'une famille toujours nageant dans le crime et la violence, la malheureuse Marguerite était passée dans une cour habituée au sang et à la guerre. Elevée dans la haine du nom français, elle n'avait fait que continuer cette haine dans les conseils de son époux, l'implacable ennemi des rois de France, dont il eût triomphé peut-être sans le génie astucieux de Louis XI, qui sut éviter souvent la guerre avec un pareil rival, en lui suscitant toujours à propos les plus dangereuses inimitiés.

Pendant la vie, et même après la mort de Charles le Téméraire, Marguerite sœur du roi—Édouard IV régnait alors—fut une princesse traitée dans toute l'Europe avec les plus souverains égards. Forcée de céder à Marie de Bourgogne, fille de Charles, les États du feu duc, elle avait conservé en Flandre, un magnifique douaire. Elle était toujours princesse, et s'appuyait toujours sur sa famille en Angleterre. Édouard IV étant mort, son fils, Édouard V, un enfant, lui succéda. C'était encore un roi dont Marguerite était la tante. Son crédit ne diminuait pas. L'horrible attentat de Richard sur ses neveux enleva, il est vrai, la couronne et la vie à Édouard V ; mais Richard III lui succédait. Ce monstre n'était pas moins frère de Marguerite ; il régnait : le deuil de la famille n'avait rien ôté de sa puissance à la duchesse de Bourgogne. York et sa Rose blanche brillaient sur le trône d'Angleterre.

Mais tout à coup la scène change. Un proscrit, le comte de Richmond apparaît. Il débarque avec une armée ; il menace Richard III sur son trône. La lutte s'engage. Le tyran succombe dans les plaines de Bosworth. Richmond se fait couronner sous le nom d'Henri VII. York s'écroule, Lancastre est sur le trône. Il ne reste rien à Marguerite que le souvenir du passé : à quoi bon l'usurpation, le meurtre, les atrocités de tout genre qui avaient préparé à York une si haute fortune ? Richard III a effeuillé, pour régner seul, la Rose blanche tout entière. La Rose rouge de Lancastre s'étale orgueilleusement sur l'écu anglais.

Frappée de ce grand désastre, Marguerite regarde alors autour d'elle : partout des ruines. Louis XI a patiemment repris la Bourgogne aux petits-fils de Charles le Téméraire, Charles VIII, roi de France, ne sait plus même si ce nom de Bourgogne a existé. En Angleterre, Henri VII entasse paisiblement l'or dont il est idolâtre. Il règne sans inquiétude ; ses rivaux d'York ont disparu. Une seule fleur de cette brillante tige végétale obscurément dans les ténèbres de la Tour de Londres : c'est un fils de Clarence, un Warwick, que le peuple a bien aimé, mais qu'il croit à peine vivant.

Il y a bien une fille d'Édouard IV : Henri VII, en homme habile, l'a épousée. Élisabeth d'York est reine d'Angleterre. La nation a vu avec joie l'union des deux Roses ; elle a espéré enfin la paix, la concorde, après tant de massacre dans les guerres civiles.

Quant à Marguerite, duchesse de Bourgogne, elle est tante de la reine, c'est un dernier espoir, si la reine se souvient qu'elle est du sang d'York.

Aussi commence-t-elle, avec l'habileté traditionnelle de la politique bourguignonne, à circonvenir sa nièce Élisabeth pour connaître ses sentiments. Elle noue une correspondance avec sa belle-sœur la reine douairière d'Angleterre, veuve d'Édouard IV. Cette princesse qui a tout perdu, mari, enfants, couronne comprendra peut-être l'ardent désir de Marguerite

qui veut ressaisir une ombre de puissance. Trois femmes habiles, qui formeraient une étroite union, parviendraient sans doute à d'immenses résultats ; et tout ne serait pas désespéré pour l'avenir d'York, malgré ses pertes cruelles.

Marguerite, retirée dans ses domaines de Flandre, fomenta à loisir cette petite intrigue, pâle reflet des grandes entreprises de son beau temps. Ses ambassadeurs, ses espions, rampent en Angleterre quand elle s'ennuie au milieu des Flamands. Elle voudrait aussi sa part des domaines de la maison d'York, confisqués intégralement par Henri VII. Une fois entouré d'Anglais, une fois en possession des fiefs qui doubleraient ses ressources, Marguerite se sentirait la force de remuer le monde. L'âme du Téméraire a surgi en elle au déclin de ses ans. L'ombre du farouche Bourguignon l'éveille pendant les brumeuses nuits de Flandre ; elle lui souffle des ambitions, des vengeances. Marguerite ne risque rien en ce monde : elle n'a ni patrie, ni amour, ni enfants.

A mesure que les années s'écoulent, l'impuissance devient pour cette tête ardente un supplice plus intolérable. Elle voyage pour tromper son activité. En Savoie, en Allemagne, elle s'établit des intelligences. Elle s'est adressée jusqu'en Écosse, où le jeune roi Jacques IV dispute ses frontières à l'avidité Henri VII, et n'attend qu'une bonne occasion de s'agrandir. Si Marguerite, qui est riche parce qu'elle a su amasser, trouvait un bon allié pour exercer une pression sur Henri VII, ce monarque chercherait bien vite à la satisfaire.

Le temps marche. Plusieurs fois déjà Marguerite, lasse d'attendre, a fait d'obscurcs tentatives. A propos de l'imposeur Lambert Simnel, qui voulait se faire passer pour Warwick échappé de la Tour, la duchesse a constaté l'amour des Anglais pour le sang d'York. Simnel a été vaincu, humilié par le pardon d'Henri VII ; toutes les trames de Marguerite ont été coupées dans l'ombre, mais Henri VII a dû livrer bataille. C'est contre l'esprit national des Anglais qu'il combattait, et si la fortune cette fois encore lui a souri, pourquoi ne l'abandonnerait-elle pas dans une autre circonstance ? Qu'il soit tué comme Richard III dans une mêlée, sa femme Elisabeth, une York, est seule reine !

Ainsi donc, agiter, ébranler par de sourdes et incessantes secousses le trône occupé par un Lancastre, telle est la politique de la duchesse de Bourgogne. Le résultat peut en être soit la chute d'Henri VII lui-même, soit la chute de quelque riche joyau qui tomberait de cette couronne dans les mains de Marguerite, prête à le recevoir.

Plus de repos, plus de trêve. L'Écosse prête l'oreille aux suggestions de la Bourgogne. La veuve d'Edouard IV doit s'agiter au fond de son palais. Elizabeth, femme d'Henri VII, n'attend que son couronnement pour ébaucher un parti en faveur d'York. Le peuple, après douze ans, verse encore des larmes au récit du meurtre des enfants d'Edouard. Il aimait tant cette famille, que tous les crimes de Richard n'ont pas réussi à rendre odieux le nom d'York.

Quant à Henri VII, il est seul, tout-puissant, c'est vrai, mais impopulaire. On le tolère parce qu'il est le mari d'Elizabeth, et que la Rose blanche n'a plus de rejetons mâles. Vienne une occasion, jaillisse une étincelle, l'explosion et l'incendie ne se feront pas attendre.

Marguerite a préparé ces pièges. Dans l'un ou dans l'autre tombera infailliblement Henri VII. Qu'il se donne tout entier aux partisans d'York, le retour de Marguerite en Angleterre près de sa nièce est assuré comme sa fortune. Qu'il résiste et s'obstine à préférer les amis de Lancastre, on lui suscitera des haines si puissantes, qu'il trébuchera plus d'une fois en chemin.

Les pièges de la duchesse étaient : une alliance secrète avec la reine douairière, que le peuple adorait en souvenir de ses deux fils égorgés, le triomphe probable d'Elizabeth d'York, femme du roi et nièce de Marguerite ; enfin, l'Écosse toujours remuante, toujours prête à recevoir tous les bruits hostiles et toutes les armées qu'on y voudrait jeter en haine de l'Angleterre. Bien sûre de ses ambassadeurs près de ces trois alliés

cachés, renseignée jour par jour, sur les actes les plus frivoles d'Henri VII, comme sur les sentiments du peuple anglais, la duchesse avait été signer un traité en Savoie, entrainé en arrangements avec la France, et surveillait l'occasion, et guettait l'étincelle.

Si pressée que fût Marguerite, elle ne l'attendait pas aussitôt.

CHAPITRE III

LE MESSAGE.

Plus d'une journée de marche avait fait oublier à la duchesse l'évènement bizarre de sa rencontre avec le fils du marchand dans les montagnes.

Marguerite, infatigable, lisait ou se faisait lire tout en chevauchant. Elle expédiait ou recevait des courriers, questionnait les gens sur la route, faisait halte pour écrire. Warbeck mort, son fils à moitié mort ou à moitié fou, ne comptait plus pour rien dans la pensée de la princesse. Elle retournait en Flandre avec des comptes à régler avec la veuve de l'ex-juif, argentier de la plupart des princes de l'Europe, et n'était pas fâchée de se faire une bonne entrée chez la mère en lui ramenant son fils, car les Warbeck étaient riches et prêtaient volontiers. Toutes ces choses étaient passées à l'état de détail dans le plan général, Marguerite ne s'en inquiétait plus ; elle avançait.

On était déjà loin des montagnes et la vallée de la Moselle était franchie, quand la duchesse reçut un message ainsi conçu :

“ Un ami vous attend à Soissons avec des nouvelles importantes de Londres et d'Écosse.”

La duchesse laissa à l'arrière-garde les chariots, les hommes d'armes pesants, leur recommanda la litière et le malade auquel elle fit promettre qu'elle arriverait en même temps que lui à Tournay, chez sa mère. Puis, à la tête de dix gentilshommes d'élite, elle traversa le pays, courant nuit et jour, jusqu'à ce qu'elle fût arrivée au terme de sa course furieuse, c'est-à-dire au rendez-vous que le messager lui avait assigné.

A la frontière de France les dix gentilshommes disparurent. Un seul demeura près de la princesse : c'était son capitaine favori, vieil homme de guerre anglais qui avait été de toutes les batailles du feu duc. Marguerite prit l'apparence d'une simple bourgeoise en voyage, et arriva sans encombre à Soissons.

Lorsqu'elle franchit avec son écuyer les portes de la ville, c'était le soir, un jour de fête ; toute la population allait et venait autour des massives tours comme un peuple d'abeilles autour de la ruche. Déjà l'église allumait ses vitraux, et l'encens s'exhalait du porche avec l'odeur des roses que les enfants avaient semées sur la place.

Marguerite, indifférente en apparence, se sentait suivie depuis la herse ; elle laissa son cheval la guider dans la grande rue. Soudain une voix lui dit tout bas :

—A gauche.

Alors, obéissant, elle tourna dans le sens indiqué. Une rue latérale, aussi déserte qu'elle était sombre, aboutissait à une petite place au coin de laquelle la voix du guide invisible dit à Marguerite :

—C'est ici.

Aussitôt, la duchesse vit une forme humaine, que jusque-là elle n'avait pu distinguer, sortir de l'ombre et ouvrir une porte cintrée qui gémit sur ses gonds robustes. Les chevaux, attirés par l'odeur hospitalière du fourrage s'y glissèrent allégrement, et Marguerite mit pied à terre dans une cour tapissée de pampres et de rosiers dont les bouquets éclataient comme des fusées. Il faisait nuit close ; le guide siffla. Un valet vint éclairer à la duchesse les marches d'un petit perron de pierre, en haut duquel une femme attendait dans la pénombre d'une salle tendue en cuir de Flandre.

A peine Marguerite eut-elle mis le pied dans cette salle, que le valet disparut refermant la porte. Alors la dame inconnue poussa un petit cri, se jeta dans les bras de la du-

chesse, qui, reconnaissant ce frais visage, cette radieuse beauté, ce parfum de jeunesse, et l'accent écossais si cher à son oreille et à son cœur :

— Catherine Gordon ! s'écria-t-elle transportée de plaisir ; toi ! ma comtesse ; toi ! mon enfant ; toi ! toi ! Oh ! voilà, depuis tant d'années, la première fois que mon cœur ait battu de joie ; Catherine !... ma rose d'Ecosse, ma filleule chérie !... Oh ! ne t'arrête pas !... embrasse-moi toujours.

Et l'austère princesse tenait dans ses bras la jeune fille et la couvrait de baisers. Elle palpait, les sanglots bondissaient dans sa poitrine ; elle eût donné une de ses villes pour soulager par une larme ce cœur si douloureusement gonflé au souvenir de la famille, émanation de la patrie.

Catherine était plus heureuse : à seize ans, pure et tendre comme les anges, elle riait et pleurait en même temps.

— Quoi ! reprit la duchesse après l'avoir assise auprès d'elle, presque sur ses genoux ; quoi ! d'Ecosse ici !... tu as fait ce voyage immense ? Une enfant !..... Tu es donc comme celles de notre race, une lionne cachée sous la beauté d'une nymphe ? Et le roi Jacques t'a laissé partir !... imprudence !..... imprudence !... On voit bien qu'il est jeune comme toi.

— C'est lui qui m'envoie, bonne marraïne.

— Oh ! t'exposer ainsi.

— Notre Jacques bien aimé sait que je suis brave, et ce n'est qu'à une orçille discrète, à une âme brave, qu'il pouvait confier ce que je veux vous dire.

— De grandes nouvelles, chère enfant ? dit tendrement la duchesse en pressant dans les siennes les mains froides de Catherine, et en plongeant ses regards jusqu'au fond de l'âme ingénue qui s'offrait à elle.

Vous allez en juger, dit Catherine. Deux personnes m'ont accompagnée, ma nourrice et un homme bien dévoué qui jouait sa vie dans ce voyage, et qui encore maintenant, sur une terre libre, il est mort si vous ne le prenez sous votre protection.

— Nomme-le-moi.

— Fryon.

— Ce Français ? le secrétaire intime du roi d'Angleterre ? s'écria la duchesse dont les yeux s'enflammèrent de surprise et de satisfaction.

— Lui-même, dit Catherine.

— Un transfuge de cette importance. Il se déciderait à nous livrer les secrets de son maître ?

— Tous.

La duchesse frappa ses mains dans un transport de joie ; puis tout à coup :

— Un moment, dit-elle avec une sourde agitation, c'est peut-être un piège. Le Lancastre ne nous envoie-t-il pas cet homme ?

— Vous ne le croirez pas quand vous aurez entendu Fryon ; le roi Jacques, du moins, ne l'a pas cru. Il est d'ailleurs de ces pièges qu'on ne se tend pas à soi-même sous peine d'y tomber le premier.

— Explique-toi, ma fille.

— Voici ce que m'a chargé de vous dire notre Jacques. Le roi d'Angleterre refuse de couronner Elisabeth, sa femme, dont il redoute la popularité. Il y a grand mécontentement parmi le peuple L'Ecosse prend parti contre Lancastre et prépare ses armées.

Un bruit sourd circule chez les familiers du roi, un bruit qui change en siècles de tortures les minutes d'insomnie d'Henri VII. On parle d'un prince de la maison d'York, d'un de mes jeunes cousins qui aurait échappé à la mort dans la Tour de Londres.

La duchesse secoua tristement la tête.

— On l'a trop dit déjà, ma fille ; c'est pour Henri VII un épouvantail usé, une joie usée pour nous et pour le peuple.

— Cependant, c'est à ce propos que le roi serait entré en fureur, qu'il aurait eu avec la reine sa femme une explication

qui a dégénéré en scène violente. On ajoute que la reine douairière aurait été mandée au palais. Des témoins affirment qu'on entendait distinctement les menaces d'Henri VII, les sanglots et les malédictions de la pauvre mère.

Marguerite appuya son front sur ses mains brûlantes. Elle avait écouté attentivement ; mais la persuasion n'était pas entrée chez elle avec les paroles de Catherine.

— On ajoute, dit-elle d'un accent presque railleur, des témoins affirment, et cela suffit au roi Jacques IV ? Passe pour toi, qui crois ce que tu désires ; et quel est l'auteur de ce rébât ? Fryon ? voilà ce qu'il a rapporté au roi d'Ecosse ?... S'il n'apporte ici d'autre bagage que celui-là, bienvenue est aventurée.

La duchesse achevait à peine, quand un léger bruit attira son attention vers la portière de lourde tapisserie qui communiquait à une chambre voisine.

— Cette tenture a tremblé, dit Marguerite. On nous écoute.

— Fryon est là, répondit la jeune fille, un peu ébranlée par le doute si plein d'autorité de la princesse.

— Oh ! tu eusses mieux fait de me prévenir, s'écria Marguerite ; tu m'as laissé parler librement devant un homme suspect, un Français, qui, de bonne foi ou non envers nous, n'a pas moins trahi son maître.

La tapisserie se souleva tout à fait ; la duchesse aperçut dans l'ombre un homme agenouillé, la tête inclinée sous cette humiliation qu'il venait de subir.

— Si je vous trahis, madame, dit cet homme d'une voix émue, vous n'aurez pas à me chercher bien loin pour me punir puisque je me livre. D'ailleurs, vous pouvez vous défier de mon honneur, mais il me semble que vous suspectez trop légèrement la perspicacité du roi d'Ecosse. Ce prince, aussi prudent qu'il est généreux et brave, ne m'aurait pas envoyé vers vous s'il n'eût reconnu l'importance de mes déclarations.

Tandis que Fryon parlait, la duchesse le considérait en femme habituée à lire profondément sur un masque. Elle avait à ses pieds un homme dans la force de l'âge, d'une physiologie remarquablement fine et spirituelle. Ses traits, empreints d'un mélange d'audace, d'effronterie même, plaisaient par le contraste de cette sorte de franchise avec la dissimulation caractéristique de la bouche et d'un regard défiant. Elle se connaissait en instruments. Celui-là lui parut tout d'abord énergique et digne de considération.

— Soit, dit-elle radoucie ; vous avez fait au roi d'Ecosse d'importantes révélations : mais les preuves ?

— Votre Altesse ne suppose pas, répliqua Fryon tranquillement, que j'aie osé venir me présenter à une princesse habile, au plus sage génie de ce temps d'intrigues et de hautes idées, sans les documents qui constatent d'une façon irrécusable ma clairvoyance et mon dévouement.

La duchesse s'approcha. Fryon sentit qu'il avait à moitié gagné sa cause.

— Vous avez tout à l'heure entendu ce que m'a dit Catherine ? ajouta-t-elle.

— Madame la comtesse veut elle bien avoir la confiance en moi, que le gracieux roi d'Ecosse m'a permis de me tenir là, j'ai tout entendu : mais je dois dire que je n'ai pas entendu autre chose que ce que j'avais appris moi-même au roi Jacques. Ainsi l'indiscrétion n'est pas grande de ma part. Quant aux paroles qu'à prononcées votre Altesse, je m'attendais bien à les entendre, puisque je suis venu ici. Je n'y suis venu que pour les entendre, madame, et vos sentiments sont connus de toute l'Europe. Vous n'avez pas un plan, une idée, un espoir que je ne connaisse comme vous.

— C'est parler hardiment, répliqua Marguerite troublée malgré elle par le calme de cette déclaration. Mes plans ne sont connus d'ordinaire que de ceux qui les font réussir. Pour d'autres que ceux-là, il peut y avoir danger à les pénétrer.

— Nul mieux que moi ne saurait vous donner satisfaction, madame, reprit Fryon, le succès est en moi, je vous l'apporte.

—Je vous ferai deux questions, interrompit la duchesse. Quel motif vous pousse à trahir votre maître ?

—Je réponds nettement : son avarice.

—Un homme d'esprit comme vous doit savoir changer un avare en prodigue.

—Jamais la prodigalité du roi Henri VII ne s'élèverait à la hauteur de mon ambition, dit Fryon sans embarras et sans emphase. J'ai rendu à ce prince de grands services depuis trois ans que je suis son secrétaire. Il ne m'a payé qu'en dédains ou en promesses. Or, je veux faire une très-grande fortune ou mourir très-jeune. La destinée de l'homme est dans sa main.

—Vous aimez l'argent ?

—Beaucoup.

—Les égards, les honneurs ?

—Passionnément.

—Que comptez-vous obtenir de moi ?

—Tout ce que je veux, car vous avez tout à gagner avec moi, comme moi avec vous. Ceux qui cherchent à acquérir ne mettent pas de bornes à leur gratitude ; ceux qui ne s'appliquent qu'à conserver calculent mesquinement.

—Et vous m'apportez ?...

—La preuve irrécusable de la lutte qui va s'établir entre le roi Henri VII et les deux reines, sa femme et sa belle-mère, au sujet de l'existence d'un des fils du feu roi Edouard.

—Donnez. . . A moins que vous ne désiriez d'abord fixer le prix de votre service.

Fryon sourit avec finesse.

—Nullement, dit-il, car je ne puis vous donner aujourd'hui tout ce que vous pouvez tirer de moi, et les circonstances ultérieures peuvent seules me rapporter ce que j'attends de Votre Altesse.

En parlant ainsi, il tira de sa ceinture une boucle ingénieusement travaillée, dans l'épaisseur de laquelle un ressort délicat s'ouvrit tout à coup, et découvrit un billet caché au cœur du métal. Il tendit le billet à la duchesse.

—Votre Altesse connaît cette écriture ? dit-il.

—C'est de ma belle-sœur Elisabeth ! . . la reine mère. . . Oh oui ! . .

—Eh bien, prenez la peine de lire, madame, dit le secrétaire avec un respectueux orgueil.

« Chère amie, chère complice, lut Marguerite avec émotion, il vient de s'accomplir toute une révolution dans ma vie. Hier le hasard m'a mise en présence d'un homme que je croyais autrefois ne pouvoir regarder en face sans mourir de douleur et de colère. Cet homme, cet assassin, l'auteur de toutes mes misères, n'a pu soutenir le poids de mon regard. Il s'est précipité à mes pieds. . . Il m'a dit : « Espérez, pauvre mère ! . . »

« Oh ! . . si Dieu a mis les remords à côté du forfait, la réparation après la douleur ; si Dieu a pitié de la triste York, il ne permettra pas qu'il y ait erreur ou trahison, c'est-à-dire un nouveau crime dans les paroles de Brakenbury. . . »

« Au cri que j'ai poussé, aux élans de mon délire, de ma folle joie, on est accouru. Le roi a voulu savoir. On m'a presque torturée, je n'ai rien dit. O mon amie ! vous qui êtes puissante, vous qui êtes libre, cherchez, fouillez le monde, arrachez à cet homme le secret que j'ai vu luire dans ses yeux. C'était un éclair de bonheur, d'espérance. . . »

« Votre sœur, ELIZABETH. »

—Ma sœur ! dit Marguerite avec stupeur. De quelle sœur parle-t-elle ? à qui cette lettre est-elle adressée ?

—A vous, madame, dit Fryon.

—Comment est-elle dans vos mains ?

—Le roi allait l'intercepter, comme toutes celles de sa femme et de sa belle mère. C'est moi qui étais chargé de ce soin : d'ordinaire je m'en acquittais fidèlement. Cette fois, ainsi que je vous l'ai expliqué, madame, je me suis trouvé à bout de patience, j'ai gardé la lettre au lieu de la montrer au roi ; et, muni de cette précieuse garantie, j'ai fui en Ecosse. Le roi Henri, qui attendait cette lettre et qui m'attendait aussi, a

éclaté d'une double fureur ; mais j'étais déjà hors de son atteinte. Le roi Jacques, après avoir reçu ma confiance, m'a demandé ce que je prétendais faire. J'ai déclaré que vous étiez la seule personne capable de me comprendre et de servir utilement la cause d'York. Vous remarquerez en passant, madame, que je pouvais m'adresser au roi Charles VIII, à mon roi, qui m'eût payé cher une occasion de bouleverser l'Angleterre. J'ai préféré Marguerite de Bourgogne, fille d'York. Alors le roi Jacques m'a fait embarquer sur un navire prêt à mettre à la voile. J'ignorais que lady Catherine Gordon fût du voyage. En débarquant à Calais, cette dame m'a remis un ordre de l'escorter jusqu'à Soissons. J'ai obéi. C'est à Votre Altesse maintenant de prendre un parti. Je dois la prévenir que de cette lettre merveilleuse, inconnue à tout le monde, excepté à celle qui l'a écrite, au roi d'Ecosse et à moi, il s'était exhalé avant que je vous la remis, madame, comme un parfum d'espoir et de régénération qui s'est répandu par toute l'Angleterre. On dit le roi Henri VII furieux jusqu'à la démence. Partout des arrestations, des enquêtes, et plus le tyran étouffe ces rumeurs, plus elles grossissent, semblables à un orage qui envahit déjà les deux tiers de l'horizon.

Il se tut. La duchesse, absorbée dans une méditation solennelle, semblait l'écouter encore, mais ne l'entendait plus.

—Qu'est devenu ce Brakenbury ? murmura-t-elle.

—Votre Altesse, bien secondée, le retrouvera, dit Catherine. Oh ! il faut que nous le retrouvions !

—Oui, balbutia Marguerite, oui. Mais avant nous, Henri VII le saisira ; il n'a que la main à étendre. S'il ne s'emparait pas de cet homme, je dirais. . .

—Votre Altesse, interrompit Fryon qui avait compris le regard défiant de Marguerite, Votre Altesse dirait d'abord que, pour chercher Brakenbury, il faut que le roi Henri sache ce qu'a fait et ce qu'a dit Brakenbury. Or, rien ne le révèle que cette lettre, et j'ai eu l'honneur de vous dire, madame, que je l'ai soustraite avant qu'elle eût passé sous les yeux du roi.

—C'est vrai, dit la duchesse ; à moins que la reine ma sœur n'ait été faible et n'ait avoué à son gendre ses espérances. Brakenbury ! ajouta-t-elle, pourquoi cette apparition, pourquoi cette consolation donnée à la reine mère ? Tenez, Catherine, tout cela est folie ou perfidie. S'il vivait un rejeton d'York, ne le saurais-je pas depuis douze ans ? Le premier bruit en viendrait-il à une mère par hasard, sans opportunité, alors que dix fois la conjoncture s'est montrée plus favorable. Non, vous dis-je, il y a là-dessous une trahison nouvelle, et les malheurs m'ont appris à deviner les traîtres.

Fryon haussa doucement les épaules, plutôt par commisération que par dédain. Marguerite le remarqua bien, mais déjà elle subissait l'irrésistible ascendant de cet étrange personnage. Elle ne s'irrita point.

—Votre Altesse, dit-il, parle toujours de trahison et de traîtres. Il faut bien, quelque soit ma longanimité, que je regarde autour de moi pour savoir à qui elle fait allusion. Je ne trouve que moi, et je suis traître, en effet, à mon dernier maître. Mais c'est un cercle vicieux dont je forcerai bien Votre Seigneurie de sortir, sinon nous n'avancerions ni l'un ni l'autre en nos affaires. Ou l'on se défie de moi, ou l'on a confiance ; si l'on a confiance, il ne faut pas tarder à m'en donner quelque marque importante, digne de la cause, digne de moi. Si l'on se défie, pas de scrupule ! j'ai remarqué, en bas, dans la cour, des crochets de fer et un puits, des valets vigoureux et un écuyer habitué aux expéditions promptes. Il faut d'ici à cinq minutes me noyer ou me pendre ; mais ne pardons pas notre temps.

Catherine fussonna en voyant, d'un côté, la provoquante audace de ce conseiller de nouvelle espèce, de l'autre, la froide et sombre attitude de l'altière souveraine.

—Il s'est vu des gens aussi hardis dans la fraude, répondit-elle ; leurs embuches n'ont été que plus dangereuses.

Marguerite fixant un œil perçant sur le visage calme et

presque enjôué du secrétaire. Tout à coup elle lui tendit la main.

—Ne vous éloignez pas de moi, dit-elle ; vous faites partie de ma maison.

Fryon, sans montrer plus de joie qu'il n'avait manifesté de crainte, salua profondément la princesse et Catherine ; il traversa la chambre et sortit par la porte qui donnait sur le perron.

Cette manœuvre, si intelligente, poussa l'admiration de Marguerite jusqu'à une sorte d'enthousiasme.

—Il faut l'avouer, Catherine, dit-elle en continuant de regarder après qu'il fut parti, tu nous amènes là un homme sans pareil. Ce n'est pas une intelligence, c'est un devin ; il lit dans les cœurs. Je l'attendais à sa sortie. Tout autre, congédié par moi, fût rentré dans l'endroit d'où il est venu dans cette chambre ; lui me montre qu'il n'a plus besoin de nous entendre, puisqu'il est mon serviteur et qu'il a reçu ma parole. Il prend rang tout de suite. C'est d'un esprit auquel les Flamands ne m'ont pas accoutumée. Tiens, je le saurais perfide comme Judas, que je n'oserais plus me décider à le faire pendre. J'aurais trop peur de détruire un chef-d'œuvre de l'Esprit créateur. On n'entend pas du perron, n'est-ce pas ? ajouta-t-elle, le drôle se croirait tout permis.

—Non, madame, dit Catherine ; mais pendant tout votre entretien avec Fryon, je le voyais déjà en imagination, occupant un poste éminent à votre cour, et mettant au service de votre cause la fécondité de ses expédients.

—Cette fécondité, ma Catherine, ne ressuscitera pas ceux que la race d'York a perdus.

—Oh ! s'écria Catherine, éclatant soudain en soupirs et fondant en larmes, ne me dites pas qu'ils sont morts : Edouard, le roi, douce majesté pareille à celle d'un archange ; l'autre, mon tendre ami, Richard, chérubin rayonnant de vie et de gaieté. Jamais je ne m'accoutumerai, marraine, à l'idée de ne les plus revoir ; jamais on ne me persuadera que Richard et moi, nous ne nous rencontrerons plus en ce monde. On ne parle aujourd'hui que de la résurrection d'un seul ; eh bien, moi, je crois qu'ils vivent tous deux. Leur mort serait un crime si épouvantable que Dieu ne peut l'avoir permis. D'ailleurs, fussent-ils morts, est-ce qu'il ne ressuscite pas ceux qu'il veut, ce Dieu de clémence et de miséricorde ? Tous les jours je l'en prie, et l'Angleterre l'en supplie à genoux.

Marguerite saisit Catherine dans ses bras, couvrit de baisers ce front pur, et se rafraîchit pour ainsi dire au contact de cette jeunesse palpitante.

—Ma fille chérie, dit-elle enfin, comment ne t'aimerais-je pas jusque dans ta folie ? Seulement, je ne puis t'y suivre : mon âge est pesant, il a perdu une à une les plumes de ses ailes.

L'entretien continua sur Fryon, sur Jacques IV, sur l'état des esprits en Ecosse. On devinait que Marguerite ne livrait plus à la jeune fille que la moitié de ses impressions et de ses idées. Toute une combinaison germait dans l'esprit actif de la princesse.

Le lendemain, quand un peu de repos eut rétabli l'équilibre à la suite d'une exaltation trop violente et d'une excessive fatigue, Marguerite, rendue à elle-même, fit appeler Fryon, et eut avec lui un entretien sérieux sur l'avenir qu'offraient à l'Ecosse et aux partisans d'York l'attitude hostile d'Henri VII et la résistance de la reine douairière.

Après avoir longuement détaillé son plan d'attaque, Fryon, abandonnant le sentier battu de la politique taquine et de l'intrigue vulgaire, fit luire tout à coup aux yeux de Marguerite la splendide perspective d'une couronne.

—Madame, dit-il, je ne vous dissimulerais pas qu'en me présentant à vous, je n'ai pas entendu vous aider à tourmenter misérablement le roi d'Angleterre. Songez que le jeune duc de Clarence, même restauré par vous, est inhabile à régner ; sans compter qu'il ne peut vivre longtemps, usé, flétri qu'il est, par les rigueurs, par la moisissure d'une captivité de quinze ans, pendant lesquels il n'a vu le soleil qu'une fois, le jour où pour prouver au peuple l'im-

posture de Simnel, Henri VII promena dans Londres Clarence, spectre languissant et pâle. Songez, Altesse, que la reine douairière n'est intéressante que par sa qualité de mère des deux enfants égorgés. Ses faiblesses envers Richard, envers Henri VII lui-même, l'ont dépopularisée parmi ses meilleurs amis. Que reste-t-il ? Elizabeth, femme du tyran, mais elle plie sous son époux : elle est devenue Lancastre !... Jetez les yeux maintenant autour du trône, qu'y voyez-vous, sinon une grande princesse, veuve d'un illustre monarque, le plus grand guerrier de son temps ; une femme à la fois célèbre par son génie, sa vertu, ses malheurs : une souveraine qui a su demeurer puissante par sa conduite et ses richesses ? Je ne parle pas des alliances. Cette princesse, madame, c'est vous, Marguerite d'York. Soit régente du malheureux Clarence, soit reine continuant le règne d'Edouard IV, vous avez le trône devant vous. Il est là ! brillant à mes yeux comme un phare dans la nuit orageuse. Je ne vois que ce feu sur lequel je me guide ; et, pour tout dire, enfin, madame, cette ambition dont j'osais hier vous entretenir, c'est d'être le ministre d'une grande reine.

Marguerite, éblouie, enthousiasmée, regarda Fryon. Ce regard fut un éclair d'ivresse.

—A l'œuvre donc ! dit-elle ; voilà la première fois que ma pensée revêt un corps et marche vivante devant moi !

Il fut convenu que la comtesse Catherine retournerait annoncer au roi d'Ecosse un subside considérable d'argent que la duchesse allait négocier à Tournay chez ses argentiers. Fryon reconduirait la jeune fille à Ostende, où l'attendait le navire mis à sa disposition par Jacques IV.

On passerait donc par Tournay, ce qui était le chemin le plus court. La veuve de Warbeck habitait dans Tournay. Marguerite résolut de faire diligence pour arriver chez elle avant le jeune homme malade, et porter ainsi la bonne nouvelle qui devait disposer favorablement cette mère au service de la ligue contre Henri VII.

CHAPITRE IV

DAME WARBECK

Tournay, vieille ville bâtie sur l'Escaut, est formée de deux quartiers que divise le fleuve.

Rien de plus pittoresque que l'antique muraille de pierre flanquée de ses cinquante-cinq tours. On eût dit Tolède ou tout autre fondation sarrasine. Lorsqu'après avoir franchi le vieux pont, bâti deux cents ans avant, on pénétrait dans l'ancien quartier aux rues sinueuses, sombres, barricadées plutôt que bordées de maisons, l'œil rencontrait d'abord l'une des plus curieuses constructions de Tournay, un édifice quasi contemporain de la ville, une immense ruche de bois, de brique et de pierre, aux flancs de laquelle, le goût ou le besoin des propriétaires, s'accommodant au génie de chaque siècle, avait accroché un ornement ou une annexe, pareils à ces végétations bizarres qui s'épanouissent sur les arbres séculaires.

Dans cette maison vivait et attendait dame Warbeck, femme saxonne, d'une taille d'héroïne, portant avec éclat, malgré sa tristesse, une splendide beauté de trente-six ans. Si l'intérieur de l'édifice eût ressemblé au dehors, nul doute que cette tristesse ne fût devenue mortelle pour la pauvre abandonnée. Mais, la maison, bâtie dans le style romain, laissait pénétrer l'air et le soleil jusqu'à son centre, c'est-à-dire dans une grande cour carrée dominée, sur sa quadruple face, par une terrasse sur laquelle ouvraient et s'éclairaient tous les appartements avec la fontaine au milieu et tout un parterre de fleurs choisies.

Ce fut dans cette cour réservée, que, par un beau matin de juin, les femmes de la Saxonne vinrent lui annoncer la visite de la duchesse Marguerite. Dame Warbeck était vêtue de noir ; elle portait la coiffure sévère des veuves du Hainaut. Ses beaux cheveux d'or avaient disparus sous le froid bandeau à lames d'étain poli.

Elle se leva aux premiers mots, quitta les fleurs qu'elle soignait, et s'avança, dans un respectueux empressement vers la tenture de Bruges qui séparait la cour du vestibule. Mais déjà Marguerite soulevait cette tapisserie, et suivie de Catherine, pénétrait dans le gynécée.

Dame Warbeck s'inclina silencieusement tandis qu'un page approchait des sièges; la duchesse frappée de la voir ainsi sombre dans sa sombre parure :

—Eh quoi ! dit-elle, dame Warbeck, triste je vous quittai, triste je vous retrouve !... Allons, allons, Warbeck ne mérite pas tant de larmes. Nous le pouvons dire maintenant. Il ne vous a pas toujours rendue heureuse. Songez à vous conserver belle pour de jeunes yeux qui bientôt vous verront.

La Saxonne, immuable et froide comme une statue, accueillit, sans paraître les comprendre, ce compliment et cette consolation, bien étranges au moins, s'il n'eût été d'usage alors qu'une bouche de prince ne laissât échapper que des paroles d'or.

—Eh bien, reprit Marguerite que Catherine surprise interrogeait du regard, ne vous animez-vous point, ma mie ? Nous vous aimons, nous vous plaignons ; mais il nous semble que vous pourriez sourire quand il s'agit de la seule chose à laquelle, dit-on, vous soyez maintenant attachée en ce monde.

—Perkin ! mon fils, murmura la Saxonne.

—Sans doute ; heureuse est toujours la femme qui peut embrasser un fils quand elle a perdu son mari.

—Mais moi, madame, répondit dame Warbeck, je ne puis embrasser mon fils.

—Vous l'embrasserez tôt ou tard.

—Je l'ai espéré, je ne l'espère plus, dit la Saxonne avec un accent de désespoir.

—Et d'où vient que vous n'espérez plus ? reprit Marguerite ; il faut bien que ce jeune homme revienne !

—Voilà trois mois qu'on m'annonce son retour, madame. Il ne faut pas trois mois à un fils pour revenir de si près dans les bras de sa mère.

—Il vous aime, cependant, votre fils ?

—Il m'adore, ou du moins il m'adorait lorsqu'il m'a quittée.

—Pourquoi avez-vous souffert que Warbeck emmenât votre fils loin de vous ?

—Est-ce qu'on m'a demandé la permission de m'enlever mon fils ?

—Pauvre femme ! dit Marguerite, pauvre mère ! Mais alors pourquoi vous causer un pareil chagrin ?

—Voici le fait, madame. Je me refusais à laisser voyager Perkin, mon fils : toutes les mères sont ainsi. Cependant c'était pour le bien du jeune homme. Maître Warbeck s'est irrité de mon refus, et, sans me prévenir, pour éviter toute résistance, il a emmené notre fils.

—Sans vous prévenir ? dit froidement la duchesse, comme cela ?

—Oui, madame.

—En plein jour, ou par subterfuge ! En plein jour vous l'eussiez vu ?

—La nuit, par la porte qui donne sur l'Escaut.

—Eh bien, dit la duchesse, votre blessure est facile à guérir, et je serai votre médecin. L'absence du jeune Perkin vous afflige. Riez bien vite, car il revient.

—Il revient ! reprit la Saxonne avec un élan bientôt comprimé.

Combien de fois déjà ne m'a-t-on pas dit ces mots !

—Oui, mais ce n'était pas moi qui vous les disais, répliqua Marguerite avec une nuance imperceptible de hauteur qui persuada cette mère plus que n'eussent fait mille caresses.

Elle sentait le naturel et la vérité sous cet orgueil.

—Vous savez ?... murmura la Saxonne en joignant les mains.

—Mieux que cela, dit Marguerite avec un sourire. J'ai vu.

—Vous avez vu mon fils ?

—Oui.

—Revenant ?...

—Je l'ai fait placer dans ma litière.

—Il était blessé... malade ? Oh ! oui, on le dit malade, ce qui, pour les mères, signifie qu'il est mort !

—Puisque je vous annonce son retour, puisque je pourrais fixer à deux heures près le moment de son arrivée.

—Madame !... Votre Altesse !...

—Ce sera pour aujourd'hui, pour demain matin, au plus tard.

—Oh ! s'écria la Saxonne en se jetant sur les mains de la duchesse pour les baiser ou plutôt pour les ronger de caresses.

Marguerite jouissait de ce délire et s'en promettait le plus heureux succès, quand un grand bruit de voix et de portes heurtées retentit soudain dans le vestibule.

Un cavalier venait d'annoncer l'entrée en ville d'une caravane dans laquelle dame Warbeck trouverait, disait-on, des voyageurs de sa connaissance. Ces mots frappèrent la Saxonne au travers de la tapisserie. Elle fixa sur la duchesse, qui souriait, un regard plein d'angoisses et d'espérances à la fois.

—Assurément, répliqua Marguerite à cette interpellation muette.

La mère, presque épouvantée de son bonheur, demanda d'air égaré à ses femmes, une mante, et fit seller une mule pour aller au devant de ce fils bien-aimé. Au moment où elle se préparait à monter, les portes s'ouvrirent et une litière abaissa son marche-pied. Zébée offrit la main et l'épaule à Perkin pour descendre ; mais celui-ci, repoussant le secours du vieux juif, mit pied à terre avec légèreté, considérant, plus attentif, plus étonné que jamais, la maison paternelle.

Au milieu des cris de joie et de l'empressement général, il avançait ; sous le vestibule une femme perça la foule, et, folle, aveuglée par le sang et les larmes qui montaient de son cœur à ses yeux, elle vint au premier rang ouvrir les bras au voyageur. Chacun s'écarta respectueusement pour laisser passer l'heureuse mère, qui saisissait sa proie et l'entraînait dans la cour intérieure, derrière les épais rideaux.

Perkin la repoussant avec douceur :

—Quelle est cette dame ? dit-il à Zébée.

—Il ne reconnaît pas sa mère ! s'écria le vieillard qui, resté dans le vestibule avec les serviteurs, commençait à leur raconter la folie du jeune homme. Dame Warbeck, stupéfaite, avait reculé d'un pas. Elle tremblait, ses yeux fixes prenaient par degrés une expression d'épouvante effrayante.

—C'est Perkin ?... murmura-t-elle... vous êtes mon fils ?...

Perkin ne répliqua rien ; il regardait de son côté cette femme, sans surprise, sans chaleur, avec une nuance de compassion qui révélait la plus complète, la plus calme intelligence.

—Mon enfant avait des cheveux noirs, dit cette mère en l'esprit de laquelle passait peu à peu la folie qu'on attribuait à son fils, vous, vous avez les cheveux blonds. Enfin, des cheveux changent, mais les traits... ce ne sont pas les traits de mon fils. Parlez donc, Monsieur, parlez... Est ce que vous me reconnaissez pour votre mère ?

—Non, madame, dit Perkin, d'une voix lente et harmonieuse.

—Alors, pourquoi chercher à m'amuser ! s'écria la Saxonne avec un serrement de cœur inexprimable ; pourquoi vous prêtez-vous à la tromperie ?... c'est mal.

—Je ne suis pas le complice de ces hommes, continua Perkin ; je ne les connais pas, moi.

Du vestibule, tous les yeux voyaient cette scène bizarre ; nul n'entendait les paroles sourdes qu'échangeaient ces deux étrangers effrayés l'un de l'autre.

—Madame, dit Zébée s'approchant de la mère infortunée, prenez garde d'augmenter la folie de notre jeune maître en le questionnant trop longtemps.

La Saxonne n'écouta pas ; elle perdit patience. D'une main nerveuse elle saisit le vieillard par sa tunique, et lui dit avec un accent saccadé, avec un farouche regard :

—Qui es-tu, d'abord, toi ?
—Zébée, madame... vous savez bien ? répondit le juif stupéfait.

—Quel Zébée ?
—L'entrepositaire de Constantinople, madame.
Et tout bas il se demandait si tout le monde était fou dans la famille.

—Qu'est-ce que c'est que ce jeune homme ?
Les yeux de Zébée s'ouvrirent presque hagards de stupeur.
—Elle aussi !... pensa-t-il.

—Où l'as-tu pris ? continua la Saxonne, entassant question sur question.

—A Constantinople, où son père m'avait appelé ; je vous l'ai écrit.

—Je sais bien que tu m'as écrit ; mais tu m'as écrit que maître Warbeck t'avait remis mon fils ; tu m'as écrit que tu me ramenaïs mon fils. Eh bien, misérable, celui-là n'est pas mon fils !

—Miséricorde ! s'écria Zébée en joignant les mains ; vous vous jouez d'un pauvre vieillard, maîtresse.

—Je tiens un scélérat qui mourra sous ma main, s'il ne m'avoue pas sa trahison et s'il ne me rend pas l'enfant de mes entrailles.

—Je jure, maîtresse...
—Misérable, ne blasphème pas. Ce jeune homme avoue qu'il ne me connaît point.

—C'est sa folie..... c'est ce qu'il disait même à son père.

—Il disait aussi à maître Warbeck ?
—Comment le saurais-je, si maître Warbeck ne me l'avait appris ? Tout cela vient des suites de la blessure qu'il se fit à la tête étant enfant.

—Jamais mon fils ne fut blessé à la tête.
—Eh ! maîtresse, voyez la cicatrice !

—Jamais mon fils n'a eu de cicatrice à la tête, s'écria la mère en repoussant à son tour Perkin avec une sorte d'horreur. Allons, allons, c'est un complot, c'est un crime !... on m'a volé mon fils, on veut lui substituer un imposteur... Mais j'ai des amis, des protecteurs ; on me défendra, on me vengera. D'ailleurs, méprisant vieillard, prouve, prouve que mon mari t'a remis ce jeune homme. Oh ! si tu ne le prouves pas, qu'on appelle le magistrat !

Zébée, éperdu, écrasé sous cette grêle d'injures et d'accusations dont il ne comprenait pas la dangereuse portée, ne s'était pas souvenu du testament de Warbeck et des valeurs si péniblement mises à l'abri durant le voyage. Il se frappa le front avec joie, tira de son sein un cachet passablement sale, même pour un juif du quinzième siècle, et tendit à l'impatiente maîtresse le message à elle destiné par Warbeck mourant.

La Saxonne brisa le cachet de la lourde enveloppe ; une liasse de papiers de banque et de lettres de change se dispersa ; les millions jonchèrent la dalle ou volèrent dans le bassin.

Dame Warbeck avait enfin trouvée la lettre écrite par son mari. Elle la dévora d'un seul coup d'œil, puis tout à coup, épouvantée, hors d'elle-même, l'œil sanglant, les traits livides :

—Madame, madame ! cria-t-elle en tendant les mains à la duchesse, au secours !... au secours !...

Marguerite était descendue dès les premiers symptômes de démence qui avaient signalé le début de cette scène terrible. Elle saisit dans ses bras la Saxonne, qui pouvait à peine proférer une syllabe, et se tordait, la lèvre écumante, les dents serrées.

—Du courage, me voici, lui dit-elle. Qu'est-il arrivé ?

—Il est arrivé, murmura l'infortunée, qu'on a assassiné mon fils !

En disant ces mots, elle chercha autour d'elle dans un égarement déchirant le fils chéri que son œil morne semblait apercevoir parmi les ombres, et, soudain, son cœur éclata, le sang inonda ses lèvres ; elle ne put achever. Le cri commencé fut son dernier soupir.

Un frisson d'horreur parcourut l'assemblée. Catherine s'enfuit jusqu'à l'oratoire, où elle s'agenouilla.

Cependant Marguerite prit la lettre du mari dans les doigts crispés de la Saxonne.

—Notre fils, disait Warbeck, a été assassiné par des ennemis inconnus. Je suis moi-même mortellement atteint et je vous prie d'écouter une prière suprême : Ma vengeance exige que le jeune homme que je confierai avant de mourir à Zébée soit reconnu pendant quelque temps pour notre fils, dont tout le monde ignore la mort. Plus tard, si mes plans se réalisent, ce jeune homme retrouvera sa véritable famille, et vous récompensera royalement de la protection que vous lui aurez donnée et de votre nom que vous lui aurez prêté."

—Pauvre femme ! murmura la duchesse, tandis que les serviteurs éplorés relevaient le corps de leur maîtresse.

A deux pas de là, le jeune Perkin, tremblant et pâle, regardait, sans la comprendre, l'épouvantable catastrophe dont il venait d'être la cause et le témoin.

Marguerite leva les yeux et vit cette figure blanche, ce front noble. L'œil de Perkin, dilaté par un douloureux effroi, laissa échapper une larme qui coula sur sa joue.

—Ce jeune homme est-il vraiment fou ? dit la princesse. Ce n'est pas vraisemblable. Regardez donc, Fryon ; il a compris, il pleure. A qui est-il ? D'où vient-il ?...

—C'est un enfant sans famille, inconnu à tous, inconnu à lui-même.

—Et dont la ressemblance avec le feu roi Edouard est merveilleusement frappante, répliqua Fryon bien bas. Oh ! si Lambert Simnel eût ressemblé au jeune comte de Warwick, comme ce Perkin ressemble au dernier roi d'Angleterre, jamais Londres n'eût cru à son imposture, et Simnel régnerait peut-être à la place d'Henri VII.

—Ce sont de vaines paroles, murmura Marguerite, des paroles imprudentes, messire Fryon ; et je m'étonne, si bas que vous parliez, d'entendre un homme sensé comme vous les prononcer aussi haut.

—J'espérais, dit humblement le secrétaire, émouvoir la pitié de Votre Altesse en faveur de ce malheureux, et voilà pourquoi je mentionnais cette étrange ressemblance.

—Vous avez raison, interrompit la duchesse. Il y a là quelque chose qui doit me rendre sacrée la vie de ce jeune homme. Je vous le confie, Fryon... je veux qu'il vive et devienne très-heureux.

Fryon s'inclina sans que son œil pénétrant eût cessé de poursuivre chez la duchesse la trace de ses pensées.

—Votre Altesse, dit-il, me permettrait-elle d'obtenir de ce jeune homme le récit de sa jeunesse ?

—Et de lui rafraîchir la mémoire ! Oui, certes, car je suis certaine que si l'on voulait rouvrir les portes de cette mémoire rebelle, on y trouverait...

—Tout ce qu'on voudrait, n'est-ce pas, madame ?

—Beaucoup de choses, Fryon....

—Warbeck lui avait bien fait croire et dire qu'il était son père...

—En cherchant bien, Fryon, vous lui trouverez un père plus digne que Warbeck de cette royale ressemblance.....

—C'est l'idée qui m'est venue, madame, quand je me suis rappelé l'imprudence du roi Henri VII.

—De quelle imprudence voulez-vous parler ?

—Ne répand-il pas le bruit qu'il existe encore un des fils d'Edouard ?

—La dépêche du roi d'Ecosse le dit positivement. Eh bien ?

—Eh bien, madame, ajouta Fryon du même accent mystérieux et inspiré, pensez-vous qu'Henri VII eût osé répandre ce bruit s'il eût vu en face la figure de notre Perkin, et calculé l'effet qu'elle produirait sur le peuple d'Angleterre ?

Marguerite éteignit d'un coup d'œil l'inspiration de son confident.

—J'ai dans la campagne de Tournay, dit-elle, une petite maison de chasse. Vous y conduirez ce jeune homme ; inutile qu'on le voie, n'est ce pas ?

—Zébé, Jean et les magistrats l'ont vu pourtant, madame.

—Tant mieux ; puisqu'ils savent qu'il n'est pas le fils de Warbeck, et pourraient en témoigner au besoin.

—Je comprends. Combien de temps Votre Altesse m'accorde-t-elle pour avoir ressuscité complètement la mémoire de Perkin ?

—Vous êtes un maître habile ; prenez le temps qu'il vous faudra. Mais que je sois la première, la seule à juger les progrès de l'élève.

—Je l'amènerai à Votre Altesse aussitôt que l'éducation sera faite.

—Eh bien, je vais expédier des ordres à mon trésorier. Attendez la nuit pour partir, et ne comptez que sur vous pour la route.

—Comme pour le reste, dit Fryon, qui prit congé de la duchesse.

Marguerite, restée seule, acheva le plan d'un seul trait, d'un seul mot, comme les grands génies.

—Je crois maintenant avec Fryon, murmura-t-elle, que le sage Henri VII, le Salomon de l'Angleterre, sera bien embarrassé, si jamais j'ai la fantaisie de dire comme lui qu'il resté une rose sur le rosier blanc d'York !

CHAPITRE V

VIVE LE ROI RICHARD IV !

Fryon avait reçu les instructions de la duchesse et emmené avec lui dans un coin retiré de la Hollande le jeune homme dont la haine active de Marguerite d'York voulait faire un prétendant à opposer à Henri VII.

Six mois s'écoulèrent pendant lesquels la duchesse ne reçut que des nouvelles brèves et énigmatiques. "Tout va bien," écrivait Fryon et il n'ajoutait rien de plus. La prudence le commandait ainsi, en un temps où les routes et les courriers n'étaient pas sûrs, dans une affaire qui exigeait pour réussir un profond secret.

Marguerite avait fait habilement préparer les esprits lorsqu'une dernière lettre de Fryon lui annonça que tout était prêt. "L'événement, écrivait-il, a dépassé nos espérances. C'est un fin joyau d'York que j'amènerai à votre Altesse. Lord Kildare lui-même reconnaîtra en lui le fils de son roi."

Malheureusement une imprudence de l'ancien secrétaire de Henri VII faillit tout perdre. Incessamment occupé d'intrigues politiques, il crut pouvoir quitter son élève pour deux ou trois jours et se rendit en Flandre où l'appelaient une mystérieuse invitation. Il y tomba entre les mains des espions de Henri VII. La duchesse de Bourgogne apprit à la fois que Fryon avait été transporté dans une des plus sombres prisons d'Angleterre et que Perkin avait échappé à toutes les recherches. Evidemment Henri VII se vengeait de la trahison de Fryon. Mais il n'en connaissait pas toute l'étendue, et le secret de l'éclosion d'un mystérieux prétendant avait été bien gardé.

Marguerite n'était pas femme à se désespérer longtemps de la perte d'un serviteur. Perkin lui restait. Quelque regrettable que fut l'absence de renseignements à laquelle la disparition de Fryon donnait lieu, la duchesse résolut de continuer sans lui l'œuvre commencée et de frapper les esprits par un coup de théâtre puissamment conçu.

C'était jour d'audience au palais ducal. Les salles et les vestibules se remplissaient de courtisans, d'officiers ; nombre de voyageurs illustres, la plupart Anglais et Ecossais, attendaient là d'être présentés à la sœur d'Edouard IV, à la très noble fille de la maison d'York. D'autres étrangers, soit Français, soit Italiens, soit Allemands, recherchaient avidement l'honneur d'apercevoir la veuve du fameux duc de

Bourgogne. Ce jour-là, soit hasard, soit combinaison de la part de la duchesse, nous ne saurions affirmer pourquoi, la cour était brillante et tumultueuse, comme elle ne l'avait pas été depuis longtemps.

A peine ce flot doré avait-il ondulé quelques minutes de l'escalier aux galeries, que soudain les portes s'ouvrirent, la duchesse sortit de son cabinet, pâle et tremblante d'indignation réelle ou feinte ; mais si tremblante et si pâle que ses gentilhommes favoris et quelques dames coururent à sa rencontre pour lui offrir respectueusement leurs services et savoir la cause de l'exaltation peinte sur son visage.

—Laissez-moi respirer, dit Marguerite d'une voix émue. Quoi ! parce qu'on sait ma faiblesse, mon fol amour pour ma race, parce qu'on me sait fière de mon nom d'York, on spéculera sur cette tendresse de mon cœur qui devrait être sacrée, on m'abusera par des impostures et par la profanation de mes chers fantômes ! Dieu vivant ! j'en tiens un de ces fourbes, de ces faux princes, il payera pour tous les autres.

Lord Kildare, un des grands noms de l'Angleterre, un des plus ardents partisans d'York, tombé dans la disgrâce d'Henri VII pour son opposition décidée aux Lancastres, s'approcha de Marguerite avec l'autorité que lui donnaient chez elle une vieille amitié, son immense richesse et un dévouement à toute épreuve. C'était un vieillard au front chauve et luisant, à la barbe blanche, au sourire à la fois bienveillant et railleur.

—De quelle imposture et de quels fantômes, dit-il, Votre Altesse daigne-t-elle nous parler ?

—Ah ! s'écria la duchesse, se tournant vers lui comme si elle l'eût aperçu en se réveillant en sursaut, c'est vous justement, cher duc ! vous qui chérissez comme moi et qui condânez tous les nôtres. Figurez-vous ! le pourriez-vous croire, que je viens de me rencontrer là, dans ce cabinet, avec un homme, un audacieux, un sacrilège, qui raconte sa vie de telle sorte qu'il serait, si on voulait l'en croire, Richard d'York, le second fils d'Edouard IV, le frère du martyr de la Tour de Londres, mon propre neveu, le légitime roi d'Angleterre !

—Voilà, dit Kildare, une abominable imposture, les fils du roi sont bien morts, s'ils eussent survécu l'un ou l'autre le monde en saurait quelque chose, et il n'eût pas été digne d'un fils d'York de laisser gémir si longtemps son pays sous l'usurpateur Henri VII, lorsqu'il n'avait qu'à se présenter pour nous sauver tous. Cela seul condamne à mes yeux sa prétention.

—Oh ! il allègue d'étranges raisons, milord ! s'écria la duchesse ; il prétend ne s'être pas connu lui-même. Il serait, dit-il devenu fou après avoir reçu dans la Tour deux horribles blessures ; mais que prouvent des blessures, bien que je les aie vues ? tout enfant ne peut-il avoir été blessé à la tête ?

—Je suppose, reprit Lord Kildare, qu'il aurait d'autres preuves à fournir.

—S'il en a !—Je me suis enfuie avant de l'entendre, ajouta la duchesse ; cette voix m'a étourdie, comme son visage m'avait éblouie ; voix de mon frère ; visage de mon frère vivant !

—Mais que prouvent une voix et une ressemblance ?—Qu'avez-vous mon cher duc ?—vous baissez la tête, on dirait que vous hésitez, vous notre meilleur ami, souffririez-vous un pareil sacrilège ?

—C'est à cause même de ce dévouement à votre famille, madame, répliqua Kildare, que je vous supplierai de ne point écouter la colère, et de ne pas précipiter vos résolutions. Quel avantage procurerait à votre cause la mort d'un malheureux ? Il ressemble, dites-vous, à votre frère Edouard ; je m'étonne alors de votre courage ; quant à moi, je ne consentirais jamais à répandre le sang d'une créature qui me rappellerait les traits de mon ancien maître.

—Mais, s'il ment, s'il me trompe, et n'est qu'un sujet de discorde, de railleries ?

—Rien de plus facile que de le convaincre et de le chasser avec ignominie, répliqua le vieillard : je m'en charge volontiers.

tiers. Je ne lui aurai pas plutôt adressé trois questions, que je saurai à quoi m'en tenir sur sa sincérité. Que dis-je, trois questions, il n'est pas besoin de cela : les deux princes, vos neveux, Richard d'York, celui-là même qu'il prétend être, ont joué mille fois sur mes genoux. Je me rappelle plusieurs particularités frappantes de ces entrevues. Une surtout, qui n'a pu être sue de personne, excepté de lui et moi ; s'il ne le sait pas, s'il ne m'en parle pas, il n'est point le duc Richard, et deux minutes suffiront à l'en convaincre. Vous-même, madame la duchesse, vous êtes plus que personne capable de lui prouver son imposture. Qui mieux que vous connaît les détails de la vie et de la mort des fils d'Edouard ? Qui pourrait aussi bien que Votre Altesse provoquer ces explications sur d'intimes circonstances, rappeler des mots, des faits, tendre les pièges dans lesquels il tombera s'il est un fourbe ?

—Quoi ! ajouta Marguerite avec une joie impénétrable, vous ne conseillerez cette épreuve ? En vérité, n'est-ce pas donner à un misérable menteur l'importance d'un héros ?

—Non, madame, dit froidement Kildare ; un juge n'en agit pas autrement. Il interroge, il observe, et condamne ou absout.

L'assemblée, avide de spectacle et d'émotions, approuva d'un murmure unanime le conseil du vieux lord.

—Soit donc ! s'écria Marguerite : aussi bien l'on ne dira pas que je recule devant l'aveu de l'imposture. L'épreuve aura lieu, mais publiquement, ici, en plein jour, devant tous, amis ou ennemis. Chacun, ici, s'inspirera de sa conscience et aura le droit d'adresser une question à cet homme. Mais je le répète, Kildare, et votre avis n'a en rien modifié mes sentiments ; si, comme il n'en faut pas douter, je le convaincs d'imposture, il subira la peine de son crime et

ne sortira du palais que pour monter sur un échafaud. Le monde saura de cette façon que j'aime pardessus tout et défends les droits d'York, mais du vrai sang d'York, et que je combats l'ennemi de ma famille avec des armes loyales. Qu'on amène ici le prétendu Richard ; vous, milords et hauts seigneurs, silence, impartialité, clairvoyance. Pas de faiblesse Kildare, rien ne rendra le rosier blanc plus vénérable que le prompt châtimement des reptiles qui veulent s'abriter sous ses rameaux sacrés.

Chacun prit place dans la galerie : la duchesse s'assit sur le trône ; Kildare, soucieux et inquiet, demeura debout, appuyé sur le fauteuil. La soudaineté de cette présentation, l'étrange animation de la duchesse, l'intérêt immense de cette question de dynastie d'où la guerre et tous les fléaux pouvaient s'échapper tout à coup et fondre sur l'Angleterre, cette imposante

alternative recommandait bien mieux qu'un ordre de Marguerite le silence et la circonspection à l'illustre auditoire.

Bientôt on vit soulever un des pans de la tenture de velours ; le capitaine des gardes de la duchesse parut le premier, se rangea, et laissa passer dans la vaste porte un jeune homme vêtu de noir, avec une broderie simple d'argent et de soie. Il tenait à la main son chaperon, et portait sans faste et sans humilité sa tête pâle. Un rayon de la lumière d'été vint jouer sur son front poli et communiqua la flamme à deux yeux tranquilles et purs qui parcouraient cette foule splendide avec une calme et sereine curiosité.

Sa démarche, naturellement gracieuse et légère, son assurance pleine de candeur impressionnèrent favorablement l'assemblée ; mais quand on l'aperçut de plus près, quand éclata

aux regards cette merveilleuse ressemblance avec Edouard IV, le plus beau des hommes, ce fut dans tous les rangs un frémissement d'admiration.

Kildare s'était penché, curieusement d'abord, puis avidement ; il regardait avec toute son âme. Marguerite put entendre le soupir profond qui s'exala du cœur de ce vieillard.

Quant à Perkin, avançant peu à peu dans la galerie, pareil à un mort réveillé dans sa tombe, il semblait reprendre avec le sentiment de la vie le souvenir d'un passé interrompu par ce léthargique sommeil.

Ces costumes splendides, ce palais, ces magnificences, l'atmosphère parfumée d'une cour, la beauté des dames et le murmure qui accueillit sa présence n'étonnèrent point Perkin. Il se dit qu'il avait vu cela autrefois. On le vit chercher dans sa première existence l'explication du tableau qui, maintenant, se dressait en relief devant lui.

—Monsieur, lui dit tout à coup Marguerite,

tandis qu'il saluait le trône, je n'ai pas voulu échanger avec vous une parole en particulier. C'est publiquement que se traitent les affaires de cette importance. Vous voyez ici ma cour, mon conseil. Priez Dieu qu'il vous inspire de sages réponses, car vous jouez votre tête en cas de mensonge ou d'erreur.

Perkin ne répondit pas ; mais il garda son flegme et sa sérénité.

—Écoutez-le bien, hauts seigneurs, et vous, milords, jugez-le dans votre sagesse. Jeune homme, vous prétendez être né dans un palais ?

Perkin répondit d'une voix pure et ferme :

—Je le crois.

—Vous prétendez avoir eu un frère roi ?



Le cortège arriva au palais. Balcons, fenêtres, portes regorgaient de spectateurs.

—Je sais que j'ai eu un frère à qui j'ai vu une couronne sur la tête.

—Votre mère est, dites-vous, la reine douairière [d'Angleterre] ?

—Je ne sais ; ma mère aussi portait une couronne. Si l'on me montrait son portrait, je le désignerais ; si elle m'apparaissait elle-même, je n'hésiterais pas à l'embrasser, fût-elle au milieu de mille autres femmes.

—Vous dites, en conséquence, être Richard, duc d'York ?

—Ce n'est pas moi qui ai dit cela. On m'a demandé : " Ne seriez-vous pas Richard ? " J'ai répondu : " Ce nom m'a été donné dans mon enfance.—Duc d'York ?— Je me souviens avoir été appelé ainsi bien souvent."

—Si cela était, vous auriez été assassiné dans la Tour de Londres ?

—J'ai été victime d'un assassinat, oui.

—Racontez l'horrible scène.

—Je dormais avec mon frère ; j'ai entendu soudain du bruit ; une clarté pâle tremblait sous les rideaux de notre lit. J'ai crié parce que des mains froides et rudes se promenaient sur mon visage. Deux figures hideuses se penchaient sur nous. Tout à coup mon frère a crié aussi en se débattant, et m'a couvert de son sang tiède. J'ai voulu l'embrasser, un coup terrible m'a fait pencher la tête, puis un autre, et je n'ai plus rien senti.

Peindre le silence et l'immobilité de l'auditoire n'est pas l'ouvrage de la plume ; le pinceau y réussirait mieux.

—Cependant vous n'étiez pas mort ; vous vous réveillâtes plus tard ? demanda la princesse.

—Longtemps après. Quand je fus frappé, quand je perdis mon frère, j'étais un enfant ; je me réveillai grand et fort.

—Et vous n'avez fait part à personne de ce souvenir terrible ?

—Celui à qui je l'ai conté, le seul être humain qu'il me fût permis de voir, affectait de ne pas comprendre la langue dont je me servais alors ; il m'en apprit une autre.

—Mais quand vous sîtes cette langue nouvelle, vous parlâtes du passé ?

—Oui, car j'y pensais toujours !

—Eh bien, que répondit votre gardien ?

—Que j'étais fou... que j'avais, en jouant, fait une chute ; que ma tête, blessée par cette chute, était restée malade ; que la fièvre avait déposé sa lie en mon cerveau, et que des vapeurs mensongères s'y jouaient en rêves insensés.

—On niait votre enfance dans le palais du roi Edouard ?

—Oui.

—Votre famille, votre passé, votre catastrophe ?...

—Délire.

—Cette langue anglaise que vous saviez, que vous savez encore ?

—Quand j'en laissais échapper un mot, mon gardien haussait les épaules. Je finis par croire qu'elle n'existait que dans mon imagination altérée.

—Mais maintenant, vous vous rappelez, et il me semble que vous prenez votre revanche avec usure.

—On m'a parlé anglais et je me suis souvenu ; on m'a dit que je n'étais pas un enfant sans famille, je me suis souvenu ; on m'a cité comme des faits mille choses que je croyais des chimères, des visions, des folies engendrée dans la blessure de ma tête malade ; je me suis souvenu de ces choses, et je maintiens que j'ai assisté à ces faits. Dans quel but a-t-on réveillé ainsi ma mémoire ? Dans quel but veut-on que je parle après que d'autres m'ont si longtemps commandé de me taire ? Je n'en sais rien. Mais comme je ne dis que la vérité, comme je n'affirme que ce que j'ai vu, entendu, souffert ; comme on me fait espérer la réparation de mes longs malheurs, les caresses d'une mère, l'amour d'une famille que j'ai tant pleurée, et qui, dit-on, me pleure, je renais, je parle, je parlerais sous la hache des assassins ; je verserais mon sang jusqu'à la dernière goutte. Je parlerais dans le feu prêt à me dévorer ! car j'ai un espoir et je veux qu'il se réalise !

Perkin avait fini. Tous les cœurs battaient.

Cette audace avait déjà porté ses fruits. L'assemblée ne dissimulait plus, sinon sa sympathie, du moins la crainte que l'erreur ne fût trop tôt démontrée.

Alors la duchesse se tint parole à elle-même et poursuivit si consciencieusement l'interrogatoire, qu'elle frémissait à chaque question de voir avorter ou s'égarer la réponse.

Mais, comme si un génie intérieur eût promené devant le front de Perkin sa mystérieuse flamme et lui eût fait déchiffrer les hiéroglyphes de ce passé sanglant et sombre, comme si l'ange de la famille d'York, descendu près du jeune homme, l'eût assisté invisiblement et lui eût soufflé à l'oreille chaque réponse, jamais le prétendu Richard ne se trompa. Les pièges les plus subtils, il les évoluta ou les signala sans colère, sans crainte. Parfois il hésitait, mais c'était pour atteindre à une expression plus juste, à un détail plus précis. Ces lenteurs étaient pour lui un temps nécessaire pour fouiller dans les profondeurs de sa mémoire.

Alors le duc de Kildare, jusque-là spectateur immobile et silencieux, s'approcha, déterminé à porter au fantôme un coup suprême et décisif.

On le vit, descendant l'estrade, arriver jusqu'à Perkin comme un champion dans l'arène. Sa résolution d'en finir avec l'imposture était écrite sur son visage ; quelque chose de malicieusement hostile éclatait dans ses yeux. Ce vieillard avait été ému comme tous les autres assistants ; plus d'une fois il avait senti battre son cœur aux accents si nobles et si sincères de Perkin. aussi ne lui pardonnait-il pas cette surprise, et, tout honteux, se préparait à l'en faire repentir.

—Me reconnaissez-vous ? dit-il. Je sais bien que vous pouvez dire oui, car bien des gens me connaissent ; mais prenez garde ! ma question a plus de portée qu'il ne semble au premier abord.

—Je ne vous connais pas, répliqua Perkin.

—Je suis le duc de Kildare ; on m'appelait Patrick quand j'étais à Westminster auprès des enfants d'Edouard. Vous voyez que je vous aide.

—Patrick ? dit Perkin, rêveur.

Et il chercha dans ses souvenirs.

—Cherchez bien, ajouta Kildare ; car si vous vous rappelez ce que j'ai dans l'idée, vous verrez disparaître de mes lèvres le sourire d'incrédulité que vos premières paroles y ont laissé. Cherchez, fût-ce un quart d'heure, et si vous trouvez, ce quart d'heure vous vaudra cher, messire, vous n'aurez pas perdu votre temps !

Perkin fixa sur le vieux lord un regard attentif. Les mains jointes, le genou fléchi, adossé à une colonne de la salle, il observait le masque railleur de ce rude antagoniste, et, sans découragement, mais sans confiance, il cherchait.

Autour d'eux, observant l'assemblée, comptant les secondes, Marguerite serait convulsivement ses ongles dans ses mains fiévreuses. Lord Kildare et Perkin se regardaient incessamment, pareils aux gladiateurs qui méditent leur attaque.

Les assistants baletaient, partagés entre l'intérêt que Perkin avait soulevé dans leurs âmes, et le respect que nul ne pouvait refuser à la parole du vieux lord aux cheveux blancs.

—Patrick ?... répéta encore une fois Perkin. Je me souviens bien de mon bon ami Patrick, mais il n'avait pas la tête chauve ; je l'ai connu avec des cheveux noirs qui tombaient épais sur ses épaules.

—C'est vrai, dit Kildare ; mais j'ai vieilli vite, et mes cheveux ont été noirs avant d'être blancs, avant de ne plus être.

Et sa voix trembla, comme si ce mot " vieilli " eût éveillé un lugubre souvenir.

—Patrick, répéta Perkin se parlant à lui-même, je me le rappelle bien, mon bon ami Patrick, mais je ne puis affirmer que ce soit vous. Cette fois le piège ne me paraît pas loyal, car je ne vois pas au-delà de l'horizon de mon enfance ; il y a dix ans que je ne sais plus rien de ce qui se passe dans le monde, et l'on aurait tort d'exiger de moi la science du présent. Restons dans le passé.

—Ainsi ferais-je, dit le vieux lord touché de ce reproche.

C'est bien dans les limites du passé que je prétends qu'on reste. Aussi, vous dis-je que je suis le Patrick que milord Richard, duc d'York, appelait son bon ami ; seulement, si vous êtes ce prince, vous raconterez ici une chose secrète, connue seulement de Richard et de moi. Ah ! si vous savez cette chose, si vous la révélez, vous m'aurez convaincu comme ici vous avez déjà convaincu bien du monde.

Perkin regardait toujours ; son œil scrutateur s'illumina soudain d'une flamme fugitive, et le pâle visage redevint, comme avant, sérieux et impénétrable.

— Il faut lui laisser le temps de chercher, dit le vieillard à ceux qui l'entouraient ; ce n'est pas que la circonstance à laquelle je fais allusion soit de nature à être facilement oubliée ; le vrai duc d'York me l'aurait déjà jetée au visage ; mais enfin, ce jeune homme l'a demandé ; franc jeu : ne le troublons pas dans sa recherche.

— Ne supposez pas que je cherche, dit froidement Perkin en se redressant sur l'injurieux doute ; non, je sais bien de quoi vous voulez parler, milord. Mais avant que je le dise tout haut, qui me relèvera du serment que Patrick m'a fait faire autrefois de n'en parler jamais ?

Ces mots parurent à la duchesse une défaite habile, mais insuffisante à sauver Perkin des serres de son redoutable antagoniste. Cependant, quand elle se retourna vers Kildare, elle le vit chanceler, trembler, et s'écrier de surprise :

— En effet, murmura le vieux lord dans son saisissement, je demandai le secret au jeune duc.

— Vous le fîtes jurer sur la croix, milord, interrompit Perkin avec la même sereine majesté.

— Oui, oui, dit Kildare, je le confesse.

Un long frémissement fit onduler dans l'auditoire les têtes épanouies par ce premier triomphe de l'acteur favori.

— Et, continua Perkin, Richard a tenu fidèlement son serment. Or, si je vous rapporte l'événement, et que je ne sois pas Richard, c'est que vous vous serez trahi vous-même en le racontant à quelqu'un.

— Jamais, s'écria Kildare, jamais ! car j'en frissonne encore aujourd'hui.

— Eh bien donc, reprit Perkin, béni soit Dieu qui me donne une si facile occasion de vous convaincre, milord : voici le fait auquel vous prétendez faire allusion. Le duc Richard était à Windsor, dans le petit jardin à gauche du parc, auprès du grand fossé rempli d'eau ; — ne m'interrompez pas, j'ai besoin de toute mon attention pour préciser les détails, car ma tête est faible et votre mauvais vouloir opiniâtre. — Ainsi donc Richard était à Windsor, jouant avec un petit chien qu'on lui avait donné ; c'était Patrick, je crois, qui avait offert ce petit chien d'Ecosse au jeune duc... n'est-ce pas ?

— C'est vrai, balbutia Kildare ; mais beaucoup de gens savent que je fournissais, de ma précieuse race écossaise, le chenil de mes amis et de mon roi.

— Ce que l'on sait moins, poursuivit Perkin, c'est que le petit duc, cruel comme tous les enfants, attacha le jeune chien par une patte à une longue corde, et s'amusa méchamment à le plonger dans le fossé ; la corde rompit, le petit animal se noya ; Patrick survint, et, à cette vue, s'irrita justement contre le jeune prince ; je crois que je ne me trompe pas ? dit Perkin en regardant fixement le vieillard.

Kildare pâlit et ne répondit pas.

— Je continue, reprit le jeune homme : Richard, honteux des reproches de Patrick, s'emporta bien vite à son tour ! Il était irascible ; il menaça son serviteur de le faire lancer au fossé par ses gardes. Patrick jeta rapidement les yeux autour de lui : l'occasion était belle pour corriger un mauvais petit prince qui pouvait devenir tyran. Patrick saisit d'abord Richard par la ceinture, et, l'enlevant d'un bras robuste, le suspendit au-dessus du fossé même. Seulement, dans la précipitation du mouvement, et dans la résistance qu'opposa Richard, la dague de Patrick se retourna, perdit son fourreau et pénétra dans la chair du jeune prince, entre le col et l'é-

paule ; Patrick fut aussitôt couvert de sang. Tenez, lord Kildare, ajouta Perkin en ouvrant son pourpoint dont il déchira le collet brodé par un geste vraiment royal, ne serait-ce pas là une blessure de votre connaissance ? et, si vous avez encore la dague qui a ouvert ma poitrine, ne pourriez-vous en comparer la pointe à la largeur de cette cicatrice ; avouez, avouez ! Il n'y a plus de danger aujourd'hui, comme le jour où vous me fîtes jurer de n'en rien dire au roi mon père.

Kildare, foudroyé, l'œil hagard, le cœur pantelant, laissa échapper un sanglot, joignit les mains et fléchit le genou devant le jeune homme en l'appelant seigneur, en l'appelant maître, en l'appelant roi !

La stupéfaction de l'assemblée, sa joie, son ivresse à ce merveilleux spectacle, éclatèrent comme un tonnerre. Quant à Marguerite, elle se crut le jouet d'un complot tramé par de plus habiles poètes qu'elle n'était habile politique. Kildare, aux genoux de Perkin, acheva de corfondre ses idées, et elle murmura :

— Quo ! jusqu'à Kildare ! Fryon l'avait gagné aussi ! Kildare était du complot, lui que je redoutais le plus !

Et, s'approchant du vieillard afin de le compromettre jusqu'au bout par une interpellation solennelle :

— Ainsi, dit-elle, vous le reconnaissez, vous ! vous, Kildare, la fleur des chevaliers d'Ecosse ; vous, la loyauté, vous, l'honneur, vous, la vérité ! vous reconnaissez ce jeune homme ?

— Je le reconnais et le proclame, dit Kildare aussi enthousiasmé que naguère il était sceptique. Celui-là est Richard, duc d'York, dont j'ai versé le sang, ce qui a fait blanchir mes cheveux en une nuit ; vous en souvenez-vous, milord ?

— Si bien que le lendemain, dit Perkin, quand j'étais au lit avec la fièvre, prétendant m'être blessé avec un cimetière au bord du puits, tu vins me voir et me remercier de ne pas t'avoir trahi ; et tu me montras ces cheveux blancs, et je les baisai en t'embrassant comme je t'embrasse encore aujourd'hui.

— Vive le roi Richard IV ! s'écria Kildare en fondant en larmes.

Et sa voix fut aussitôt couverte par l'immense clameur soulevée dans tous les coins de la galerie, dont les échos répétaient : " Vive le roi Richard IV ! "

— Mon neveu, fils d'York, Rose blanche immaculée ! venez m'embrasser, dit Marguerite ; je vous salue, roi d'Angleterre !

Perkin, enivré, éboui, rayonnant de joie, d'orgueil et de beauté, s'élança vers la duchesse et appuya un cœur brûlant de loyale tendresse sur ce cœur dont les orgueilleux battements le repoussaient, malgré l'étreinte de deux bras menteurs.

Hélas ! pourquoi Fryon avait-il disparu, au moment où sa présence aurait été le plus nécessaire. Lui seul aurait pu dire à la duchesse de Bourgogne que ce n'était pas une imposture mais un véritable miracle, et qu'en croyant fabriquer un faux Richard, il avait reconnu à des traces irrécusables le pur sang d'York.

Mais Fryon était au fond d'un cachot ; et la duchesse ne sut rien, sinon qu'elle avait été servie au delà de toute espérance.

CHAPITRE VI

SOUVENIRS D'ENFANCE

Richard s'était fait à son nouveau rôle avec une rapidité surprenante

Une fois son passé reconstitué, il n'y avait plus pour lui de doute, plus d'hésitation dans la vie. Ce qui manquait encore à sa mémoire lui revenait par degrés. Il devinait et

recomposait. Au lieu de l'achever l'assassin l'avait épargné. Dans son exil, il n'était pas fou mais convalescent. Ce que ses gardiens appelaient ses rêves c'étaient ses souvenirs. La violence qu'on lui faisait pour qu'il oublie l'anglais, c'était une fraude pieuse d'amis craignant pour sa vie. Le vieillard qui le tenait en captivité ne cherchait qu'à le sauver des recherches de Richard III. On ne l'avait livré à Warbeck que pour continuer cette œuvre de salut. Warbeck ne l'avait appelé son fils que pour déjouer les soupçons d'Henri VII, aussi dangereux à un rejeton d'York que le couteau des meurtriers de la tour. Sans doute Warbeck lui-même avait été frappé parce que l'œil vigilant des limiers d'Henri VII avait retrouvé une partie du lien qui rattachait ce serviteur de la maison d'York à la mystérieuse évasion du dernier des enfants d'Edouard. Sans doute, aussi, en tuant son véritable fils, on avait commis une cruelle méprise et cru tuer l'héritier du trône. C'est ainsi que Richard expliquait tout son passé, bénissait son sauveur, en attendant l'heure de la récompense, et songeait aussi à Fryon cet autre bienfaiteur, qui, en croyant seulement faire son éducation de prétendant à la couronne d'Angleterre, lui avait appris et l'avait convaincu qu'il était véritablement Richard d'York.

A Fryon toute sa reconnaissance. car l'ancien secrétaire d'Henri VII n'avait pas eu plutôt découvert le secret, qu'il s'était dévoué corps et âme avec une sincère admiration au service de ce prince dont il avait cru seulement ébaucher la statue. L'enlèvement mystérieux, la disparition de Fryon, véritable calamité pour son jeune pupille, était encore une douleur dans son passé, un vide dans son avenir. Souvent il regrettait ce conseiller sage et intrépide : il l'espérait toujours : il se jurait de le retrouver et de lui faire oublier la mauvaise fortune, si, dans sa prévoyance trop connue, Henri VII n'avait pas déjà confié à la mort le soin d'étouffer cette nouvelle conspiration contre sa couronne.

En même temps Richard avait retrouvé à la cour de Bourgogne la gracieuse figure de Catherine déjà entrevue à Tournai. Pour la première fois de sa vie il s'était senti entraîné vers une créature humaine par un autre sentiment que la curiosité. Cette beauté l'avait séduit : cette bonté l'avait enchanté : le seul mouvement de ses lèvres, un seul éclair de ses yeux avait transformé son âme. Il avait reconnu sa petite amie, sa compagne d'enfance, et une seconde vie avait commencé pour lui.

Cependant il restait une ombre au tableau. Quelque chose manquait à sa félicité. La duchesse de Bourgogne après l'avoir solennellement reconnue en public lui montrait une étrange froideur. Chaque fois qu'il interrogeait son regard, il s'étonnait de trouver ce regard dur jusqu'à la cruauté. Comment concilier cette répulsion qu'il soupçonnait chez Marguerite avec sa munificence, avec ses protestations publiques de tendresse ? Le pauvre prince se demandait tout bas comment une âme pouvait être si profonde qu'elle contint à la fois le dévouement le plus absolu aux intérêts de la famille et le mépris de tout sentiment affectueux, inspiré par cette famille même.

La sympathie réciproque de Richard et de Catherine se nblaient particulièrement déplaire à la duchesse et déranger ses plans secrets. Dès qu'elle s'était aperçue qu'une intimité chaque jour plus grande s'établissait entre ces deux jeunes gens, fiancés jadis de la main même d'Edouard IV, elle avait fait partir Catherine pour l'Ecosse, sous le prétexte de préparer l'alliance nécessaire au succès de la cause d'York. Des affidés habiles de la duchesse n'avaient pas tardé à apprendre à Richard que le roi d'Ecosse aimait tendrement Catherine et que cette dernière ne tarderait pas à devenir sa femme. Enfin Marguerite elle-même lui avait révélé, d'une voix sèche et impérieuse, qu'elle avait conçu pour lui des projets d'alliance qu'elle se réservait de lui faire connaître à Londres quand il aurait reconquis sa couronne.

Et Richard, an désespoir, se promettait tout bas de s'affranchir à force de victoires et de travaux ; il se donnait pour tâche de satisfaire toutes les ambitions de Marguerite excepté celle de se choisir une nièce sans la volonté du neveu.

— Quand je serai roi, pensait-il, quand j'aurai rendu à ma tante son rang et ses domaines en Angleterre, quand elle ne pourra plus m'accuser d'ingratitude, tant mes bienfaits et mes largesses auront dépassé son attente, la seule faveur que je lui demanderai en retour, ce sera la liberté d'aimer Catherine et de mériter son amour.

CHAPITRE VII.

A LA COUR ECOSSAISE.

Sur les conseils de Marguerite de Bourgogne, Richard se dirigea bientôt vers l'Ecosse en passant par l'Irlande. Au XVe siècle, le peuple irlandais n'avait pas encore le jugement qu'ont développé en lui les révolutions, les invasions et l'oppression de l'Angleterre ; mais il avait plus ; il avait sa nature, il avait une sorte de liberté inséparable de sa misère et de son état sauvage. C'était pour un jeune prince généreux, compatissant, avide d'arriver vite au but, une ressource féconde que l'enthousiasme de ce peuple.

Richard, de qui les grandeurs et la prospérité n'avaient pas eu le temps d'endurcir le cœur, fut touché de l'accueil chaleureux de ces peuples. Il répondit à leurs acclamations par une affabilité pleine de promesses ; tout en lui respirait le maître et le bon père. Trois jours de marche ou plutôt de triomphe à travers l'Irlande lui conquièrent la nation tout entière, et lorsqu'il arriva à la cour de Jacques IV, une ruine d'amour et de bonheur le précédait ; cette grande voix du peuple eût suffi à lui gagner le cœur du roi d'Ecosse quand bien même la duchesse de Bourgogne par sa coopération et Catherine par sa persuasion éloquente n'eussent pas déjà disposé le jeune prince en faveur du prétendant.

La confiance universelle entraînait ainsi la confiance du roi. Jacques IV, qui, ne fût-ce que par politique, se promettait d'accueillir avec une apparente réserve le nouveau roi d'Angleterre, se vit déborder par l'empressement de toute sa nation. Richard était arrivé à Edimbourg, et sollicitait une audience du souverain, en qualité de duc d'York. Jacques accorda sur le champ cette entrevue. Une foule immense envahissait les rues, une foule aussi impatiente de nobles écossais s'était rendue au palais à l'appel du prince. Chacun se jetait avidement à la rencontre du fils d'Edouard, qui, à cheval, tête nue et ses beaux cheveux blonds au vent, saluait modestement le peuple, dont il fendait les flots bruyants. Sa rougeur, son affectueux sourire, la douce majesté de son front pur, transportaient de joie et d'admiration. A ses côtés marchait le vieux lord Kildare, l'idole des highlanders, derrière lui s'avancait une brillante escorte de barons anglais dont les rangs se grossissaient à chaque pas des plus nobles recrues irlandaises. Tous ces visages rayonnants d'espoir, tous ces bras levés pour saluer et pour bénir, toutes ces femmes enivrées qui se glissaient parmi les armures et écartaient les pertuisanes et les halberdes pour voir de plus près le jeune duc, cette immense acclamation d'un peuple qui se livrait ainsi sans condition, en un mot, cette pompe et cette victoire remuèrent profondément l'âme de Richard, qui, levant les yeux au ciel, semblait jurer de consacrer sa vie à la défense et au bonheur de ses sujets.

Le cortège arriva au palais. Balcons, fenêtres, portes et terrasses regorgeaient de spectateurs. Ricard descendit de cheval sans avoir fait un mouvement, les bras des gardes et des serviteurs le portèrent, comme un flot respectueux, jusque dans la salle des cérémonies, où Jacques, brillant aussi de jeunesse et de parure, attendait son hôte illustre.

Ce ne fut point le roi, ce ne fut point la noblesse étagée sur les gradins, ce ne fut pas la magnifique salle gothique, toute frémissante d'étendards, toute bleuâtre d'encens que Richard honora de son premier regard. Il cherchait Catherine ; il interrogeait les groupes des femmes mêlées aux groupes des barons et des lords écossais. Le premier mot de Jacques IV vint l'arracher à sa contemplation.

— Seigneur, dit le jeune roi, est-ce bien vous qui dites être Richard, duc d'York ?

— C'est moi, seigneur, répliqua Richard ; un ennemi cruel a voulu m'arracher la vie, et ne m'a pris que ma couronne. Dieu l'a puni en le privant de l'une et de l'autre. Mais aujourd'hui un ennemi nouveau, plus terrible et plus puissant, l'usurpateur de mon royaume, Henri Tudor, a épousé ma sœur ; il tient ma mère en captivité, il nie mes droits, il me nie moi-même. J'ai voulu en appeler au jugement des rois. Vous, seigneur, mon plus proche voisin, mon alié naturel, ne me daignerez-vous pas reconnaître ? Charles VIII de France, Maximilien Ier d'Allemagne, madame la duchesse de Bourgogne, m'envoient vers vous mes titres à la main. Je viens, et je me livre. Si je suis un imposteur, punissez mon crime ; si je suis Richard d'York, si ma naissance est écrite sur les traits de mon visage, si vous reconnaissez en moi, comme l'a fait ce peuple, le sang de ma race et le bon droit de ma cause, votre appui, seigneur, votre amitié, votre main au plus loyal et au plus infortuné des princes, qui plus tard vous payera ce service par une indissoluble alliance entre les deux nations.

Jacques sentait vibrer autour de lui l'orgueil et l'enthousiasme national ; on attendait frémir les armes, battre les cœurs ; cette scène était grande et touchante. Quelques secondes de plus, et l'assemblée, qui se contenait à peine, eût rendu réponse elle-même. Le roi s'avança vers Richard, et au milieu d'un silence prodigieux :

— Oui, dit-il, je connais vos malheurs et j'y compatis. Aux premiers bruits de votre apparition, aux premiers soupçons de mon peuple, je me suis informé ; j'ai interrogé le passé, j'ai puisé la vérité à des sources certaines. Vous êtes Richard d'York, mon allié, mon ami. Vivez en paix, vivez libre à ma cour, soyez-y le maître comme moi-même : j'accepte l'alliance que vous me promettez à l'Ecosse au nom de l'Angleterre, et, quels que soient les obstacles qui surgiront autour de vous, comptez sur mon soutien ; vous ne vous repentirez jamais de vous être adressé à moi.

Il tendit, en achevant ces mots, ses deux bras à Richard, qui s'y jeta avec effusion. Une acclamation formidable ébranla les voûtes de l'antique demeure des rois d'Ecosse. Mais, au sein de cette tempête, Richard avait démêlé une voix chérie, une harmonie divine : il avait reconnu le cri de joie échappé du cœur de Catherine. Il l'aperçut elle-même, exaltée, pâle et prête à défaillir de bonheur, qui s'élançait vers Jacques dont elle pressait les mains avec tendresse.

Toute la lumière de ce beau jour, tout l'or des armées et des parures, tous les prestiges de son triomphe s'effacèrent en un moment pour le malheureux Richard. Il lui sembla que la vie abandonnait son cœur. Sans doute Catherine félicitait son roi au nom de tout un peuple, sans doute elle avait pris dès l'enfance ce droit d'une familiarité de sœur, et l'excès même de sa joie témoignait d'une certaine sympathie pour le prince auquel Jacques accordait son amitié ; mais Richard eût mieux aimé Catherine silencieuse et recueillie ; il l'eût mieux aimé loin du trône, dans la foule ; il eût préféré un simple sourire d'elle à cette manifestation éclatante.

— Elle remercie Jacques, pensa-t-il, d'avoir répondu au vœu de ses sujets ; elle le félicite d'avoir acquis un nouveau titre à l'amour du peuple ; est-elle donc à ce point idolâtre de la popularité de son prince, et ce qu'on m'a tant de fois rapporté de leur tendresse mutuelle, est-ce donc vrai ?

Il rêvait ainsi malgré lui, malgré le bruit et l'empressement de la multitude. Kildare et ses autres amis réveillèrent bien vite son attention. Un roi ne s'appartient jamais à lui-même, fût-il seul ! et en ce moment plus de dix mille spectateurs le dévoraient de regards avides comme des caresses.

Il s'agissait d'aller gagner, à travers cette haie tumultueuse, la partie du vieux palais que Jacques avait désignée pour l'habitation du nouveau roi d'Angleterre. Richard y fut conduit par le roi d'Ecosse et l'élite de ses chevaliers. A mesure qu'il s'éloignait de cette salle où Catherine était demeurée avec la cour Richard croyait retourner dans une prison. Il eût donné une année de sa vie, l'année du couronnement à Londres, pour oser se retourner et regarder la jeune fille ;

mais, non, un roi ne se retourne pas lorsqu'il cause avec un roi.

— Hélas ! pensa-t-il, je regardais librement quand j'étais Perkin Warbeck !

CHAPITRE VIII.

LA PROPOSITION.

Une semaine s'écoula dans les fêtes, et Jacques IV devenait plus affectueux et plus dévoué de jour en jour. Il subissait sans doute l'influence de cette nature élevée, sympathique de Richard, qui transformait ses ennemis en amis, ses amis en fanatiques.

Jacques s'étonna de la tranquillité des hauts dignitaires de la nation, tandis que le peuple s'agitait avec tant d'enthousiasme, et comme peu à peu il s'était mis avec Richard sur un pied d'amicale confiance, comme il avait jugé son âme aussi ferme que son cœur était délicat, il ne lui fit pas mystère de ces symptômes inquiétants.

Un soir, que tous deux respiraient sur la terrasse du château l'air vif et parfumé des bruyères en fleur de la montagne voisine :

— Nos grands, dit-il, sont moins prompts à s'émouvoir que leur premier accueil ne semblait le présager. Ce n'est pourtant pas l'avarice qui paralyse d'ordinaire les nobles sentiments de ma noblesse d'Ecosse ; en vain leur ai-je annoncé qu'il gronde du côté de l'Angleterre une tempête menaçante. Ils attendent que je leur fasse un appel ; je m'attendais à les voir le devancer.

Richard leva sur Jacques son regard intelligent et pur : un exilé, un orphelin, un pauvre, craignant toujours comme les criminels. Il est vrai qu'en ce monde, exil, abandon et misère sont trois grands crimes.

Oui, seigneur, continua Jacques. J'ai recueilli les opinions des lairds et des chefs sur la portée du manifeste d'Henri VII, qui vous représente aux yeux de son peuple comme un vil imposteur ; et j'ai été surpris de trouver que plusieurs répétaient certains de ces arguments. "Ainsi, disent-ils, nous allons commencer une grande guerre pour un prince qui nous aime aujourd'hui parce qu'il a besoin de nous, et qui, sitôt qu'il aura réussi, nous oubliera complètement, et nous laissera moisir dans notre pauvre Irlande."

— Ceux-là me jugent mal. Ne peut-on leur répondre ?

— Quoi ? quels gages leur donner ? Vous le savez, seigneur, l'homme prudent, quand il veut étayer son édifice, doit ne rien ôter de la solidité des états. Il doit même l'accroître par tous les moyens en son pouvoir. "Ce digne prince, répètent nos gentilshommes, est soutenu par les Français, par les Allemands, par les Flamands ; il contractera quelque jour chez ces nations-là une bonne alliance, riche et avantageuse pour lui et pour elles. Mais nous, pauvres gens du Nord, nous qui n'avons pas de dot à offrir à nos filles, nous prendrait-on pour famille ?..." Excusez-moi, prince ; mais voilà ce qu'ils disent, et si je vous le rapporte, c'est que vous m'en avez prié.

Richard avait écouté patiemment, attentivement, comme quelqu'un dont le sort se décide. Il répondit :

— Votre Grâce m'a dit ce que les autres pensent. Mais ce qu'il m'importe de savoir, c'est ce que vous-même vous pensez.

— De quoi ?

— De moi, et de la conduite que nous devons tenir réciproquement.

Le ton courtois et ferme à la fois de cette question prouva au roi d'Ecosse que Richard s'était senti blessé par les défiances de ses amis. Jacques était jeune, généreux, plein de probité ; il se hâta de répondre que depuis le jour où il avait engagé son amitié au proscrit, jamais il ne s'était repenti, jamais dédit ; que son cœur était toujours le même, prêt à soutenir l'épreuve ; mais il devait la vérité à son ami. La vérité

était que les peuples d'Écosse et d'Irlande ne se sentiraient pas liés à la cause du prétendant, si ce dernier ne leur offrait une solide garantie.

—Laquelle ? dit Richard.

—Une alliance avec nous, cimentée par quelque union indissoluble, par quelque mariage.

Au mot mariage, Richard, jusque-là calme et circonspect, se laissa entraîner, il bondit.

—Oh ! s'écria-t-il, déjà ma liberté ! déjà mon cœur ! déjà ma vie !

Jacques le regarda surpris ; cette exaltation insolite de l'homme le plus doux et le plus secret lui parut une réponse définitive, un refus aussi poli que possible. Le visage assombri de Richard parlait éloquemment. Son œil avait couru l'horizon comme pour y reprendre sa chère liberté, trop tôt menacée. A vingt ans, deux cœurs se comprennent. Jacques soupira à son tour ; il pensa que son allié réservait son avenir soit pour l'ambition, soit pour l'amour, et, afin de le ménager, même dans ses fautes, il rompit l'entretien, passa vite à des sujets moins sérieux, traita en peu de mots les affaires les plus urgentes, et prit congé.

Mais le coup était porté ; Richard apprenait qu'un refroidissement fatal à sa cause avait gagné les Irlandais et les seigneurs d'Écosse. Refroidis avant d'avoir combattu pour lui ! quelle sombre perspective !

Cette alliance, qu'on semblait exiger de lui comme garantie, c'était la ruine de ses espérances de jeunesse et d'amour. Nous l'avons dit, Richard, depuis qu'il avait revu Catherine, depuis qu'il respirait le même air qu'elle, ne vivait plus que par la poésie dont il rapportait tout le charme à cette enchantement, qu'il nommait sa divinité protectrice. Catherine était bien réellement la fée de ces grands lacs encadrés dans les vertes montagnes, la fée de ces vieux manoirs où on l'appelait roi, la fée toujours désirée, toujours aperçue, qui présidait à ses actes les plus solennels, comme à ses plus vagues pensées. Quand Catherine, de sa fenêtre située en face du logis d'York, l'avait regardé en rougissant, quand elle lui avait souri le matin, sa journée était faite, à ce pauvre prince, dont le royaume était au pays des chimères ; et après cette entrevue de chaque matin, après ce salut de bon présage qu'elle envoyait en sujette respectueuse, et qu'il rendait en vassal soumis. Richard se sentait béni pour le reste du jour ; il bondissait plus fier sur son cheval, il apparaissait plus sagement à ses conseillers, plus entraînant à ses soldats. Mais les jours s'ajoutaient aux jours, et Jacques IV, s'il ne disait plus rien à son hôte, n'entreprenait rien non plus pour la réussite du projet commun.

Quant à Richard, sa torpeur n'était pas de l'impéritie ou de l'aveuglement ; il voyait clair. Mais, trop fier pour se plaindre ou pour implorer l'assistance active qu'on lui refusait, il s'enfermait dans sa dignité, dans sa douleur.

Plus de plaisirs, plus de sommeil. Peu à peu le noble duc d'York redevenait ce sombre isolé, ce farouche Perkin, auquel pas un serviteur n'eût su arracher une parole. On le voyait, prétextant des souffrances justifiées du reste par sa pâleur et l'amère contraction de ses traits, passer et repasser comme une ombre dans la galerie gothique, à colonnes noires, qui bornait son palais au nord, et dominait l'embouchure du Fort. Là, battu par le vent de la mer qui soulevait jusqu'à lui des gouttes d'écume salée, abîmé dans la contemplation des flots tour à tour étincelants ou obscurcis comme sa propre destinée, Richard se demandait si le passé n'était pas regrettable, si la maison du négociant Warbeck n'ent pas été un asile de paix et d'oubli. Il interrogeait Dieu, dont la volonté souveraine l'avait jeté au milieu des luttes et des catastrophes splendides de l'orgueil, sans lui donner la compensation que tout ambitieux trouve en sa famille, quelque fois même en ses amours.

—Les rois, se disait-il, sont plus malheureux que les autres hommes, mais ils sont quelquefois aimés. Mon père a rencontré des cœurs dévoués à Édouard bien plus qu'au roi d'Angleterre ; Henri VII, cet usurpateur qui a volé ma couronne

et volé ma sœur, s'est fait de celle-ci une épouse soumise, aimante, peut-être !... Jacques IV, mon hôte, mon ami, à quelque pas de moi, vit heureux de l'amour qui accompagne chaque minute de son existence. Catherine Gordon l'aime, comment ne serait-il pas heureux ? Qu'a-t-il besoin d'être puissant, riche et roi ?

— Certes, ajouta-t-il, se parlant avec désespoir, il y a une fatalité sur moi. Et certains hommes sont marqués parmi les autres pour d'éclatantes infortunes. Ce n'est pas assez qu'un assassin m'ait frappé, que Dieu m'ait sauvé, qu'un inconnu m'ait ramené en Flandre, que Dieu m'y ait fait rencontrer la duchesse ma tante ; il fallait qu'à côté du salut, de la résurrection, du retour à la fortune, cette fatalité plaçât une jeune fille que j'ai aimée en la voyant, et qui déjà n'était pas libre et ne le sera jamais, et qui tombe comme une goutte amère dans la coupe de mes jours redevenus heureux ! O Catherine, c'est pour vous que je me perds, pour vous que je meurs, pour vous que je méprise et le rôle et ma gloire, et l'honneur de toute ma famille, et les larmes d'une mère qui m'appelle ; tout cela pour vous, qui souriez sans le comprendre et à qui je n'aurai pas même la triste joie de l'apprendre jamais !

Comme il se plongeait avec une âcre volupté dans cette douleur la plus poignante qu'il eût encore ressentie, ses yeux furent frappés d'un spectacle étrange et beau qui eût fait les délices du plus misérable des hommes. Le soleil, montant au zénith, avait bu comme une vapeur les gros nuages roulés naguère autour de son disque par le vent humide de l'Océan. Lumière et chaleur couraient en grands frissons d'or sur la crête humiliée des vagues ; au loin les collines et la plaine resplendissaient dans l'azur ; le Forth, calmé, roulait dans le golfe ses eaux bleuissantes, et de longues barques, aux voiles blanches gonflées, remontaient lentement le fleuve, cinglant les vers bras ouverts du vieux port.

On eût dit que Dieu, touché par la plainte de Richard, lui envoyait le soleil comme une promesse, et déchirait autour de lui les voiles de la tristesse pour l'empêcher de désespérer. Et, de fait, le jeune homme se relevant plus fort, commençait à regarder, comme au sortir d'un rêve, les ogives empourprées du palais, et le ciel serein, et l'horizon vermeil, quand on vint l'avertir que la comtesse Catherine Gordon était là, qui sollicitait une audience.

Richard, frappé au cœur par cette coïncidence du bienfait et de la prière, eut à peine la force de répondre oui. Tandis que l'officier courait rendre réponse, il éteignait sa gorge suffoquée, il cherchait vaguement l'objet de cette visite de la jeune fille, et la forme insolite de sa démarche achevait de brouiller le peu d'idées qui lui restaient.

CHAPITRE XI

LE CIEL S'ÉCLAIRCIT

Catherine Gordon entra bientôt radieuse de beauté comme toujours, mais plus belle encore que de coutume aux yeux de Richard, parce que son visage, doucement pâle, reflétait une ombre de la tristesse qui dévorait le cœur du jeune prince.

La noble fille de Huntley s'était fait accompagner de sa nourrice, une Écossaise aux yeux noirs, aux cheveux argentés, au menton saillant, véritable type des noires fées de la montagne. Cette dernière qui répondait au nom de Sasannah ne se glissa point dans la galerie, derrière Catherine, sans avoir interrogé d'un regard perçant la physionomie anxieuse de Richard. Cet examen, plus prolongé qu'il ne convenait à une respectueuse servante envers un roi, ne fut troublé ni par Catherine ni par Richard. Tous deux se regardaient, embarrassés sans doute de commencer l'entretien.

Et, pendant ce muet prélude, la vieille continuait d'observer le prince, et parfois fronçait le sourcil, parfois souriait d'une façon indéfinissable, s'abritant derrière l'une des sveltes colonnettes du balcon ouvert sur le fleuve.

Lorsque Richard, plus hardi, eut enfin demandé à Catherine

rine le motif de cette visite dont il la remercia d'abord courtoisement :

—Un service à vous rendre, milord, répliqua timidement la jeune fille.

—Soyez la bienvenue, comtesse, dit Richard tremblant.

—Mais, reprit Catherine, Votre Altesse regardait, si je ne me trompe, ce qui se passe sur le Forth.

—Oui, pourquoi ?

—Parce que peut-être alors savez-vous ce que j'aurais tant de peine à vous dire, et je remercierai Dieu de n'avoir point à vous l'apprendre.

Cette fois Richard ne se méprit point à l'hésitation, à la pâleur de Catherine : elle venait lui annoncer quelque nouveau malheur. Il se prépara au choc.

—Milady, répliqua-il avec une fermeté touchante, je ne comprends point que vous me ménagiez ainsi. Je suis courageux, j'ai l'habitude des revers ; parlez, si vous m'estimez homme cœur. Oui, je regardais le Forth et ses flots qui courent, et les grandes barques vides que le vent pousse vers le môle... Eh bien ?

—Milord, ces navires ne seront plus vides demain.

—Expliquez-vous mieux, comtesse.

—Demain, ces navires auront ramené en Ecosse, dans leurs clans respectifs, tous les contingents d'hommes de guerre que les chefs écossais avaient conduits sous vos drapeaux.

—Demain, plus de soldats ! plus d'amis ! murmura le malheureux prince ; mais pourquoi ? qu'ai-je fait à l'Ecosse, à l'Irlande ? Suis-je moins aujourd'hui aux yeux de ces peuples que je n'étais il y a un mois lorsqu'ils m'accueillirent avec des transports d'allégresse ?

Catherine ne répondit pas.

—M'abandonne ! reprit Richard. Et voilà les fidèles, les loyaux Ecossais ! Un peu d'or et de belles paroles du roi Henri VII, adieu la fidélité, adieu le dévouement... Oh ! pas d'amis autour de moi ! pas une âme honnête qui m'ait averti que je n'aurais d'appui qu'à la condition de payer d'avance !

—Milord ! s'écria Catherine émue, vous calomniez de braves gens.

—Ceux que j'accuse, je ne les calomnie pas, répliqua Richard avec la même impétuosité. Je suis venu, j'ai levé le drapeau ; ai-je contraint qui que ce soit à le suivre ? On venait à un roi, n'est-ce pas ? et comme depuis un mois je n'ai pas encore de trône à faire voir, on s'en va sans doute aux pieds de celui qui, plus heureux, domine du haut d'un trône cette foule de lâches !

—Altesse ! Altesse ! dit Catherine les yeux gonflés de larmes, tandis que derrière sa colonne de granit la vieille Ecosse rugissait sourdement et serrait les poings.

Richard, éperdu de colère et de honte, marchait à grands pas, et il murmurait :

—Et l'on me prévient quand le malheur est consommé ! Et le roi Jacques, qui se disait mon frère, ne m'avertit même point, et me laisse porter ce coup par la seule main que j'eusse redoutée !

—Le roi Jacques vous a prévenu, répondit Catherine. Tous vos amis vous ont prévenu. Vous avez été sourd, vous n'avez rien voulu comprendre à la délicatesse de ce peuple que vous maudissez aujourd'hui.

—Que voulez-vous dire ? demanda Richard, duquel cette voix calme et cette douce autorité suspendirent soudain les furieux transports.

Mais Catherine en avait assez dit sans doute, car elle vint s'asseoir près de la balustrade de pierre, ses coudes appuyés sur la tablette rongée par le soleil, et là, épuisée comme après un violent effort, elle cacha son visage entre ses mains et son cœur éclata en douloureux sanglots.

Richard, frappé de stupeur et moins instruit que jamais, allait s'approcher d'elle et l'interroger encore ; une grande ombre surgit tout à coup entre eux deux. C'était la nourrice écossaise, qui, se drapant avec majesté dans son plaid à larges carreaux de pourpre :

—L'enfant, dit-elle, a raison, et tu es justement puni, prince. Les Ecossais, que tu accuses, t'aimaient ; ils t'eussent donné leur sang ; mais pourquoi, lorsqu'ils t'acclamaient pour te défendre, pourquoi les as-tu répudiés, insultés dans ce qu'ils ont de plus cher ?

—Moi ! s'écria Richard.

—Toi ! toi ! poursuivit la vieille avec un sourire haineux ; toi, un Anglais tout orgueil et tout avarice ! Ah ! certes, nos vies et nos trésors sont ta propriété, n'est-ce pas ? soit ! On te les apporte et tu les refuses. Marche seul et sois maudit !

—Mais que dit cette femme ? interrompit le jeune prince en frappant ses mains l'une contre l'autre avec le désespoir d'une intelligence de plus en plus nébuleuse.

—Tais-toi, Susannah ! tais-toi ! dit Catherine à la vieille en la priant plutôt qu'elle ne la commandait.

—Mais laissez-la parler, au contraire, s'écria Richard ; laissez-la vomir ses menaces et ses injures. Celui-là qui déclare sa haine est meilleur qu'un traître dont le bras frappe dans l'ombre. Et puis il me tarde de savoir à qui de vos Ecossais j'ai pris la vie. Qu'on me nomme au moins ces bienfaiteurs, car je jure Dieu que je ne les connais pas.

—Tu blasphèmes, duc Richard ! répondit Susannah.

—Nommez donc ces généreux amis dont j'ai refusé les trésors, reprit le jeune homme avec ironie. Quant aux trésors eux-mêmes, voyez, les reconnaissez-vous ?

—Oh ! murmura Susannah d'une voix altérée par la colère, ce prince eût été mauvais roi. Dieu ne voudra pas qu'il règne. Il préfère les richesses à l'honneur ; il foule aux pieds les serments. Honte sur Richard d'York ! l'Ecosse détournera de lui sa tête.

—Silence ! je te l'ordonne, s'écria Catherine, qui avait vu Richard bondir de rage sous cette violente imprecation.

—Et moi, je t'ordonne de parler ! rugit le lion d'York ; tu m'outrages, justifie-toi, ou je te lance comme un vil caillou par-dessus cette rampe.

—Partons, Susannah ! partons, dit la jeune fille, saisissant convulsivement le bras de sa nourrice.

—Oh ! elle aussi ! interrompit Richard ; elle se joint à mes ennemis, elle veut partir, au lieu de châtier la misérable insensée qui vient de m'appeler parjure et prince sans honneur !

Catherine entraînait peu à peu Susannah frémissante vers la porte de la galerie. Mais la vieille luttait avec énergie ; elle glissait sans marcher, elle méditait une dernière malédiction sous laquelle Richard demeurât anéanti. Déjà toutes deux allaient disparaître, quand Richard s'écria :

—Est-ce donc là le service que Catherine Gordon venait rendre à son ami d'enfance ? Est-ce là cette loyale compagne qui me jurait jadis une éternelle amitié ?

—Qu'as-tu à lui reprocher ? riposta Susannah en se rapprochant de lui par un bond de tigresse ; ce qu'elle te jurait, y a-t-elle failli ? Et toi, tiens-tu ce que solennellement ta famille avait juré à la nôtre ?

—Susannah ! par pitié ! cria Catherine en fermant la bouche de sa nourrice. Mais rien d'ordinaire n'eût su retenir Richard. Le voile venait de se soulever, il avait comme entrevu la lumière après les mortelles ténèbres. Ce fut lui qui arrêta la jeune fille ; Susannah continua, véhémement, avec son éloquence sauvage :

—Vas-tu t'en épouser des filles de France ou d'Allemagne, parce qu'elles sont riches ; méprise la pauvre Ecosse qui t'a servi de mère ; méprise notre enfant, notre enfant chérie, notre trésor ; méprise Catherine à qui ton père t'avait fiancé dès le berceau... mais ne compte plus que sur les Français ou les Allemands. Plus d'Ecossais pour toi ; nous gardons nos lances pour celui qui aura pris nos cœurs. Adieu, York..., Catherine se consolera !

En parlant ainsi, elle entraînait à son tour la jeune fille ; mais Richard avait compris. Le nuage, en éclatant sur son front, l'avait inondé de lumière. Il s'élança entre la porte et

les deux femmes qui l'allaient franchir, il saisit la main de Catherine, il l'étreignit dans les siennes.

—Est-ce bien vrai, ce qu'elle dit ? demanda-t-il avec une fiévreuse volubilité.

—Mais.. milord...murmura la jeune comtesse.

—Je vous parle, répondez. Est-il vrai que l'Ecosse ait compté que j'épouserais Catherine Gordon ?

—Ne le savez-vous pas ? héga, a la jeune fille en rougissant sous le souffle ardent du prince.

—Il le savait si bien qu'il t'a refusée, interrompit Sannah.

—A qui refusée, bonne Susannah ? dit Richard.

L'Écossaise vindicative répondit :

—Ne t'a-t-on pas parlé, fait parler par tes amis, par notre Jacques lui-même, d'épouser Catherine ?

—Jamais ! s'écria Richard.

Puis fronçant le sourcil avec le sombre ressentiment de ses doutes passés sur l'amitié qui unissait Catherine et le roi d'Ecosse :

—D'ailleurs, pourquoi Jacques m'aurait-il proposé Catherine qu'il aime et dont il est aimé ? c'est chose assez publique.

—Lui, aimé ! exclama la jeune fille dans un élan si passionné que Richard en fut pénétré comme d'une révélation céleste.

Il n'eut pas le temps de répondre. Une voix partie du seuil l'arracha soudain au charme de ces émotions imprévues.

Le jeune roi d'Ecosse avait entendu la fin de cette discussion étrange : il s'était senti blessé ; il intervenait avec une sorte d'amertume.

—Milord, dit-il, avez-vous bien réfléchi avant de prononcer ces paroles, qui pourraient être mortelles pour l'honneur de cette jeune fille et pour le mien ?

Richard, se retournant vivement, murmura :

—Vous ! Altesse : J'ai dit, il est vrai, ce que le monde répète non-seulement ici, mais dans toute l'Europe.

Catherine rougit de douleur et de honte.

—En Europe, je l'ignore, continua Jacques ; mais ici, je ne le crois pas ; ici, où Catherine et moi nous sommes connus, c'est-à-dire respectés. Mais, quoi qu'il en soit, permettez-moi une réflexion, pardonnez-la-moi même.

Ils'arrêta un moment, fixant sur Richard ses grands yeux loyaux et fiers ; puis, adoucissant l'inflexion de sa voix comme pour en étouffer l'écho :

—Il me semble, dit-il que pour vous excuser près de cette jeune fille, vous eussiez pu ne pas recourir à un subterfuge ; il eût été plus digne de votre race de déclarer franchement la vérité. De cette façon, ne m'accusant pas, n'offensant pas Catherine, vous eussiez conservé un assez beau rôle qu'à mon grand regret je suis forcé d'interrompre. Eh bien, oui, mes peuples désiraient le mariage de Richard d'York avec lady Catherine Gordon. Eh bien ! oui, Catherine eût été heureuse et fière ; mais vous avez refusé...nul ne songe à vous en faire un crime.

—J'ai refusé !... s'écria Richard avec véhémence ; mais quand donc ai-je refusé ? Ce mariage, j'en entends parler aujourd'hui pour la première fois.

—N'exagérez pas la courtoisie, milord, dit le jeune prince ; ne cherchez plus à ménager Catherine. Elle est courageuse, et sait votre pensée aussi bien que moi. Je lui ai montré la lettre de la duchesse de Bourgogne.

—La lettre de la duchesse, répéta Richard avec stupeur ; quelle lettre, et que voulez-vous dire ?

—Ah ! je sais, reprit Jacques, combien votre esprit délicat a su trouver d'ingénieux détours pour adoucir la rigueur de ce refus. Mais en politique, à proposition nette réponse décisive. Et croyez-le bien, Madame la duchesse de Bourgogne n'a pas voulu qu'après sa réponse il restât chez nous le moindre doute sur vos résolutions.

Richard, écrasé par ce mystère qu'il voyait fondre sur sa tête comme une nuée d'ouragan, s'élança vers Jacques,

lui prit les mains, et tremblant à la fois de tendresse et de colère :

—Ecoutez, lui dit-il, frère, je brise en vain ma raison, je ne trouve pas le sens de vos paroles. J'ai longtemps passé pour fou, je l'ai été peut-être ; excusez-moi, frère, c'est peut-être un retour du mal ; je ne vous comprends pas. Et vous, lady Catherine, ne craignez pas de me regarder, ne fuyez point, je ne vous comprends pas davantage. Un malheur est sur moi, voilà tout ce que je sens. Traitez-moi tous deux avec bienveillance ; ne vous dites pas : " Il dissimule et veut mentir." Dites-vous : " Il souffre, il veut qu'on l'aide." Aidez-moi. Vous parlez de résolutions que j'aurais ; quelles résolutions, dites ? Vous parlez d'une lettre de ma tante, la duchesse de Bourgogne ; quelle lettre ? Je ne sais pas, je ne devine pas, je me dévore de vous voir aussi méfiants et glacés.

Jacques et Catherine se regardèrent après avoir avec saisissement constaté sur le visage de Richard la pâleur de cette irrécusable souffrance.

—Que vous répondrai-je que vous ne sachiez ? répliqua le roi d'Ecosse, après un silence de quelques instants. La noblesse de ce pays me pressait de vous exhorter au mariage projeté jadis entre votre famille et la mienne ; je vous ai pressenti et fait pressentir plusieurs fois. Enfin, poussé de plus en plus par l'impatience de tout un peuple, j'ai écrit à la duchesse de Bourgogne, qui naturellement pouvait le plus sur vous. Je la conjurais de me donner son assistance, et de me rendre réponse après vous avoir consulté.

—Et elle a répondu ? demanda Richard palpitant.

—Sans doute.

—Que je refusais ?

—Assurément.

—Que je refusais Catherine Gordon ? s'écria Richard en proie aux fureurs d'un désespoir poussé jusqu'au délire ; Catherine que j'aime, Catherine dont la pensée m'anime et me soutient comme mon souffle ; Catherine l'ange de mes rêves, le flambeau de mes jours, l'étoile vers laquelle je marche les yeux invinciblement rivés à sa douce flamme... la duchesse vous a répondu que je refusais !

—Voici sa lettre, dit Jacques, stupéfait à son tour et qui contemplait ce tableau fantastique du fougueux jeune homme égaré par la passion, de la jeune fille palpitante qui souriait en défaillant dans les bras de sa nourrice, et de cette dernière, fascinée par le regard flamboyant et l'irrésistible beauté de Richard.

Celui-ci saisit avidement le parchemin que lui tendait le prince. Il dévora d'abord, puis lut avec une attention sombre et recueillie chaque phrase, chaque mot, chaque lettre de cet écrit dans lequel la duchesse affirmait que le duc d'York avait déclaré ne pas vouloir entendre parler de ce mariage, se réservant pour l'avenir.

Ses cheveux se hérissèrent d'effroi. Elle était donc bien maîtresse de son sort, la femme audacieuse qui disposait ainsi de lui sans l'avoir averti de la réponse qu'elle voulait faire.

" Sire, écrivait Marguerite à Jacques, que tout cela demeure entre nous deux, mon neveu le désire ; ne lui parlez donc plus de ce mariage qu'il repousse, et qui d'ailleurs ne saurait convenir à ma bien-aimée Catherine. Une occasion prochaine va se présenter de vous donner à tous mes explications ; je la saisirai. Jusque-là faites prendre patience aux Écossais ; je doublerai, s'il le faut, les subsides et les contingents de troupes destinées à mon neveu d'York. La restauration de la Rose blanche est indépendante de toute alliance quelconque, et nous saurons dédommager magnifiquement l'Ecosse de ce mécompte."

Cette morne surprise de Richard pendant sa lecture, Jacques l'interpréta comme le contre-coup d'une révélation à laquelle il ne s'était pas attendu. Quant au malheureux York, il eût moins souffert en roulant vivant du paradis au fond des gouffres infernaux.

—Ainsi, se répéta-t-il avec angoisse, la duchesse ma tante ne veut pas que j'épouse Catherine ! Ainsi j'ai failli par elle

perdre à jamais cet ange ? Ainsi, stupide image, jouet ridicule de je ne sais quelle ténébreuse politique, on me donne, on me reprend, sans me faire l'honneur de craindre ma résistance. Mais qu' suis-je donc ? s'écria-t-il tout à coup mordu au cœur par l'orgueil et la rage, pour me laisser ainsi ruiner dans mon et honneur dans ma fortune ? Suis-je le fou imbécile ou le prince régénéré ?

Son égarement et sa douleur avaient attendri Jacques, ému Catherine jusqu'aux larmes, et la superstitieuse Susannah pria pour lui les sauvages divinités de son pays.

—Richard, reprit enfin le roi d'Écosse, ce que Catherine voulait vous persuader avant toute chose, c'est qu'elle ne partage ni le ressentiment de ses compatriotes, ni leur dessein de se séparer de vous. Elle tenait à vous dire que vous êtes libre envers elle de tout ce qu'a pu promettre votre père à sa famille, et son départ pour la solitude vous convaincra, j'en suis sûr, de la noblesse et du désintéressement de son amitié.

—Son départ ! s'écria Richard réveillé de sa torpeur fanébre. Elle me quitte ?

—Sa barque est là devant vos fenêtres ; vous pouvez en voir les voiles qui aspirent le vent.

—Jamais ! dit Richard, en proie à une sombre fureur.

Jamais rien ne séparera Catherine de son ami d'enfance ; jamais rien ne forcera Richard à trahir la parole de son père.

Puis, se précipitant vers Jacques, dont il saisit les mains avec une tendre violence :

—Me la donnez-vous ? dit-il, je vous la demande, je la demande à l'Écosse, je la demande publiquement. Appelez ! appelez ! qu'on m'entende déclarer ici que je l'aime et qu'elle montera près de moi sur le trône d'Angleterre. Qu'on ouvre l'église : je la conduis sur l'heure à l'autel.

Catherine, enivrée, fit quelques pas en avant et vint tomber aux pieds de son amant, qui l'étreignit dans un embrassement avide.

Quelques instants après, cette nouvelle, planant sur Edimburgh, arrachait au peuple des cris de joie, aux soldats des hurrahs d'enthousiasme. Le bruit des cloches, de l'artillerie roulait en puissants échos de la montagne au fleuve, un chant de guerre et de triomphe réveillaient la belliqueuse Écosse, et Richard, respirant à longs traits comme au sortir d'une pression étouffante s'écriait avec un sourire de héros :

—Il est trop facile d'être heureux !

FIN

L'épisode qui termine la ROSE BLANCHE a pour titre

LE DERNIER DES ENFANTS D'EDOUARD

Il paraîtra dans notre prochaine livraison.

A VENDRE DANS TOUS LES DEPOTS DE
JOURNAUX

LA BIBLIOTHÈQUE A CINQ CENTS

Publiée par POIRIER, BESSETTE & Cie.

NUMEROS PARUS :

- | | |
|-----------------------------------|--------------------------------------|
| 1. LA GOELETTE MYSTERIEUSE | 10. L'ARCHIPEL EN FEU. |
| 2. UN REVENANT | 11. TANCREDE DE ROHAN |
| 3. LA JEUNE SIBERIENNE | 12. NORA |
| 4. LA FEMME AU DOIGT COUPE | 13. LE PETIT VIEUX DES BATIGNOLLES |
| 5. LES TROIS CHERCHEURS DE PISTES | 14. UNE PASSION INDIENNE |
| 6. LA PERLE NOIRE | 15. L'EPAVE DU CYNTHIA |
| 7. TOLLA. | 16. LE SECRET DE PATRICK O'DONOGHAN. |
| 8. L'ABIME. | 17. L'HEROINE DU DESERT |
| 9. LE BANQUIER DES PIRATES | |

LA BIBLIOTHÈQUE A CINQ CENTS EST PUBLIÉE AUX PRIX SUIVANTS :

UN AN - - \$2.50 { STRICTEMENT } SIX MOIS - - \$1.25
PAYABLE D'AVANCE

Le Numéro, 5 Cents.

POIRIER, BESSETTE & Cie, Editeurs-Propriétaires

FERMIERS DE LA CIRCULATION DE "LA PRESSE"

1540 — RUE NOTRE-DAME, MONTREAL — 1540